
des nouvelles
cinéma, romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
DOSSIER
LEO
MALET
un entretien
une nouvelle:
«derrière
l'usine à gaz»
des témoignages
10 F
No 8
mensuel
Janvier

POLAR

sommaire

La photo de couverture est de François Engel.

POLAR, le Magazine du Policier, 33 passage Jouffroy, 75009 Paris. — Mensuel - Tél. : 824 98 98 Directeur de la publication : Richard Bocci — Rédacteur en chef : François Guérif — Comité de rédaction : Claude Benoit, Richard Bocci, Serge Clérambault, Jean-Pierre Deloux, François Guérif, Michel Lebrun, Gérard Le Chat, Pascal Mérigeau, Roland Proval — Mises en pages et dessins : Jean-Louis Zirnhelt — Documentation : Anne Robant — Publicité au journal — Imprimerie Europrint, 94600 Choisy-le-Roi — Distribution : N.M.P.P. — Dépôt légal : Janvier 1980. (Les manuscrits ne sont pas retournés à leurs auteurs). Commission paritaire : 61843.

ABONNEMENT-CADEAU : Voir page 58.

EDITORIAL

Ainsi donc, comme le signale avec une attention perfide «A suivre», nous avons fait «une apparition discrète sur les kiosques en Avril 79». Discrète mais non confidentielle, puisque nous mettons en place, chaque mois, dans les kiosques et marchands de journaux, 50 000 exemplaires de **Polar**. *Et, au bout de neuf mois, avec l'aide précieuse de confrères qui ont eu la gentillesse de soutenir notre existence, nous avons fait, sans tapage, notre percée et puis notre vitesse de croisière pour aborder l'année 80.*

La mise en place et la distribution d'une revue, pour être satisfaisantes, demandent du temps et il est normal que des lecteurs éprouvent des difficultés, certains mois, à se procurer **Polar**. *Nous ne pouvons que remercier ceux d'entre vous qui nous le signalent et nous aident ainsi à mieux la diffuser.*

Mais, chacun le sait, le secret de la réussite pour une revue comme la notre, c'est un solide fichier d'abonnés qui lui assurent vitalité et dynamisme. Il est toujours délicat de solliciter, dans les premiers numéros, des abonnements. Le lecteur, à juste titre, attend de voir la tournure définitive que prend une revue et surtout se préoccupe de savoir si elle va passer le cap décisif du numéro 6 !

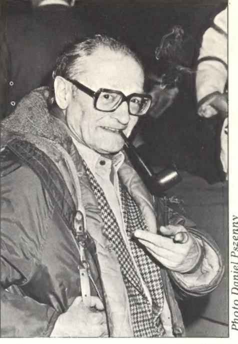
Ainsi après huit numéros de **Polar** *qui mettent en évidence, par la variété des dossiers, les différents centres d'intérêt de la rédaction, nous lançons une campagne d'abonnement et demandons à nos lecteurs fidèles de nous soutenir en y souscrivant. De notre côté, nous offrons, en cadeau, pour tout nouvel abonnement (ou réabonnement) un ouvrage policier de qualité ainsi que nous l'indiquons dans notre offre page 58.*

Polar *se lance aussi dans l'édition en sortant, en coédition avec* **Guénaud**, *«L'Almanach du crime» de Michel Lebrun, dont nous vous avions déjà parlé. Comme il se doit, nous proposons (en dernière page) à nos lecteurs d'acquérir cet ouvrage à des conditions particulièrement avantageuses.*

Bonne année 80.

Richard Bocci

DOSSIER



LEO MALET

Ce n'est pas l'envie qui nous manquait de consacrer un dossier à Léo Malet. Il est en effet un des tout premiers (sinon le premier) à qui l'amateur de polar Français se doit de rendre hommage. Son apport dans ce domaine est considérable. Il a précédé la série noire avec une trilogie du même ton dont on n'est pas prêt d'oublier les accents désespérés. Il a créé le premier personnage de détective privé Parisien vraisemblable et su chanter une ville que les promoteurs et autres amoureux du béton qui rapporte ont défigurée depuis avec la complicité de pouvoirs publics vendus aux intérêts privés depuis belle lurette. Il a... Mais que n'a-t-il pas fait ? Dix numéros de *Polar* n'y suffiraient pas.

Ce qui nous empêchait de nous mettre à la tâche, c'étaient les dossiers existant déjà. Celui des *Cahiers du Silence* bien sûr, mais aussi celui précédant la réédition des poèmes surréalistes, le remarquable essai de Claude Gauteur sur le rendez-vous manqué entre Malet et le cinéma etc...

Les lecteurs se sont chargés de nous rappeler à l'ordre : ils voulaient du Malet. Et grâce à l'amitié de l'intéressé, nous sommes en mesure de leur fournir une nouvelle quasi-mythique (*Derrière l'usine à gaz*), des photos encore inconnues, des couvertures de livres rares et un nouvel entretien. Nous n'avons pas essayé d'être exhaustifs ou de tirer le suc du suc. Nous avons seulement essayé de ne pas recouper trop souvent les dossiers déjà publiés. Notre seule ambition : que l'amateur de Léo Malet en sache encore un peu plus sur son auteur préféré.

F.G.

LA DECONNADE PRODIGIEUSE

La première fois où j'ai rencontré Léo Malet, il descendait les Champs Elysées en mocassins beiges et parka kaki, Les cornes de sa pipe à tête de taureau fendaient la foule et les volutes de fumée grise laissaient derrière elle des odeurs de banlieue industrielle. Au cinéma voisin, on affichait *La nuit de Saint-Germain des Prés* et Malet avait l'air de s'en foutre. Je lui avais serré la main avec déférence, quand A.D.G. nous avait présenté l'un à l'autre, et Malet s'était contenté d'un de ses ricanements atroces - comme Lebrun les aime - sans même essayer de faire croire qu'il avait la moindre idée de qui je pouvais bien être. Ensuite, la foule l'avait définitivement gobé.

La seconde fois, Léo était en pleine gloire. On rééditait ses œuvres à tout va et le 1er Festival du roman et du film policiers de Reims se l'était adjugé comme invité d'honneur. On l'avait déjà traîné dans les caves, chez la Veuve Cliquot ou ailleurs, et on s'apprêtait à lui remettre le «Bouchon de cristal», un joli diplôme, sorte de prix de persévérance destiné - si j'ai bien compris - à récompenser un auteur de policiers ayant tenu bon malgré la faiblesse des droits d'auteur, la désaffection du public, les caprices de la mode, le «pilonnage des exemplaires défraîchis et dépareillés», et les commentaires écrasants des présentateurs de télévision (1).

En attendant le moment de cette consécration suprême, Léo mâchonnait sa pipe, se méfiait des boissons alcooliques et parlait de sa santé, jugée pas trop bonne. Au cours d'une émission à FR3 Reims où Bloch, Malet et moi-même représentions les auteurs invités au festival, Léo a parlé de lui comme s'il avait vécu cent ans. D'une certaine façon, c'est un peu vrai. Et, au cours de la soirée d'hommage qui lui fut consacrée ce soir-là, Malet allait prouver combien étaient grandes sa vivacité d'esprit et l'élasticité de sa démarche. Lorsqu'il eut bien imbibé l'auditoire de ses souvenirs et de l'odeur de sa pipe, il disparut d'un bond, en réclamant une bière.

On peut dire que le lendemain fut la troisième fois où j'ai rencontré Léo Malet.

Levé de bon matin, à son habitude, Léo avait des fourmis dans les jambes et il accepta sans barguigner la proposition de Pierre Lebedel, spécialiste du polar au *Figaro* (que Léo appelle affectueusement «Le Bedeau du Figarel»). Il s'agissait d'aller visiter en chœur (gothique) la cathédrale où l'on couronnait jadis les rois de France. Lebedel a expliqué qu'il avait un vieux compte à régler avec les livres d'histoire de son enfance et voulait en finir une bonne fois pour toutes avec Mallet...Isaac (ne pas confondre !) Cette proposition fut adoptée à l'unanimité - plus ou moins



Léo Malet et Robert Bloch lors de la remise de leur «bouchon de cristal» à Reims (au centre, Jacques Darolles).

boudeuse - par (hormis les précités), Alain Dugrand et Raphaël Sorin.

Anecdote à la Pierre Véry que cette visite des belles pierres par des spécialistes du crime scripturaire. Simple ballade de copains au cours de laquelle personne n'a cherché particulièrement à faire le malin. Respectez le silence pendant les offices, s'il vous plaît ! Et Léo n'a pas fait le fou dans la nef, n'a pas mis les pieds sur le retable et n'a pas éteint sa pipe dans le bénitier. N'en déplaise à certains ! Léo est un type calme, courtois et chaleureux. Il a parfois des idées qui claquent, mais son anarchie, à lui, c'est avant tout de refuser l'agressivité et l'injure, dans un univers où ces deux «qualités» ne sont que trop à la mode. (suivez mon regard !). Donc, pas de bombe dans le tabernacle ni de sermon à la Kropotkine, pas de déconnade prodigieuse.

Pendant ce temps-là, un certain Sébastien Moreno, dissimulé derrière le pilier préféré de Jeanne d'Arc, entendait des voix et prêtait à notre Malet des mots d'auteur dignes de Sacha Guitry. Cet espionnage fallacieux allait se muer en narration idyllique par la grâce de *Libération*, et j'espère que vous aurez tous lu cette page admirable où Moreno raconte comment il s'est promené main dans la main avec Malet, buvant comme du petit lait les paroles grandioses tombant de la bouche du maître. Malheureusement, Little Moreno a oublié de vous dire qu'il s'éveillait à la fin et que ce n'était qu'un rêve !

La quatrième fois, Malet était l'invité d'un des plus lamentables numéros d'*Apostrophes*. Croqué en hors-d'œuvres, il apparaissait - au fil des lourdes minutes qui s'égrenaient tant bien que mal - comme le plat principal de ce festin refroidi. Pour ceux qui n'entendaient pas pour la 25ème fois Léo raconter les meilleurs épisodes de sa vie débridée, ça ne manquait quand même pas de jus !

A la fin, j'ai fermé le poste et, depuis, je n'ai pas revu Léo. J'espère qu'il sera à Reims pour le 2ème festival. Sans sa pipe, on voit mal qui pourrait embrouillarder la salle avec autant d'efficacité.

A. Demouzon

(1) Claude-Jean Philippe, en introduction à *Psychose*, au ciné-club de l'A2 : «Le scénario est tiré du livre médiocre d'un auteur inconnu.» Et la suite, pour nous expliquer comment le génial Hitchcock allait faire un chef-d'œuvre de ce brouillon. Dommage que C.J. Philippe n'ait jamais lu *Psycho*, de Robert Bloch. Il aurait vu :
1) que c'est un excellent roman
2) que tout le film d'Hitch' y est contenu.

Mais qu'importe, il est admis une fois pour toutes que Bloch est un mauvais et Hitchcock un génie. Lot de consolation pour Robert Bloch : il recevait lui aussi son «bouchon de cristal» à Reims !

Frank HARDING
Omer REFREGER
Léo LATIMER

(*sans oublier*
Jean de SELNEUVES)

Dès sa première apparition dans **120 Rue de la Gare** *en 1943, le personnage de Nestor Burma reçut un accueil critique si favorable qu'il a occulté par la suite le reste de l'œuvre «populaire» de Léo Malet, éditée dans la majorité des cas sous forme de fascicules d'une cinquantaine de pages environ et signés Frank Harding, Omer ou Louis Refreger (nom des beaux-parents de Malet), Lionel Doucet ou Jean de Selneuves. Ces fascicules étant littéralement introuvables, il est difficile de juger de leur vraie place dans l'œuvre de l'auteur. Les (trop) rares que j'ai eu la chance de pouvoir lire m'ont confirmé dans le préjugé favorable que j'avais à leur égard.*

Un premier point attire notre attention : la date à laquelle ont été écrits ces ouvrages. **Johnny Métal** *seul précède le premier Burma, et uniquement de deux ans. Les autres Frank Harding, Omer Refreger etc... ont été écrits parallèlement aux autres Burma. Comme si Malet avait décidé de mener deux carrières à la fois : une au grand jour, et l'autre dans l'ombre. Frank Harding et les autres ne sont donc pas à Léo Malet ce que Georges Sim est à Simenon par exemple : ils ne représentent pas les années d'apprentissage avant la reconnaissance critique. Ces fascicules sont comme un contrepoint spontané à l'œuvre reconnue. Malet nous a dit lui-même qu'il avait perdu une certaine liberté après avoir été reconnu. Cette liberté, il la retrouvait dans l'écriture rapide de Frank Harding. Ceci confirme une théorie de Lebrun, selon laquelle l'écrivain «rapide» n'a alors pas le temps de se cacher derrière un masque.*

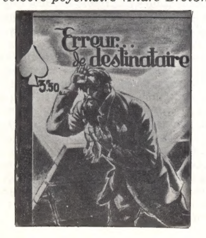
Passons rapidement sur Jean de Selneuves, spécialisé dans le cape et épée, en espérant que **Désiré** *(1) lui consacre un jour un dossier.*

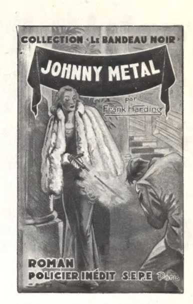
Les lecteurs pourront se faire une petite idée d'Omer Refreger avec **Derrière l'usine à gaz** *que nous publions dans ce numéro. On y reconnaitra l'homme et l'écrivain à travers bien des détails : le métier du «héros», chansonnier Montmartrois venu sur la terre natale d'un certain Léo Malet et peu avare de commentaires railleurs ; certains détails insolites comme celui, sorti tout droit d'un feuilleton à la Louis Feuillade, du pianiste égrenant une chanson portant le nom d'une femme étrange devant un rideau fermé et écoutant, à son cœur défendant, les gémissements plaintifs que ledit chant engendre.*

L'humour est toujours présent dans ces fascicules ; l'auteur ne se prend pas au sérieux, c'est évident. Les clins d'yeux y sont nombreux. Dans **Erreur de Destinataire** *par exemple, on demande au héros journaliste (encore un): «Vous avez de l'ambition ?*
— Beaucoup.
— Vous désirez devenir un grand, un très grand reporter ?... Un Johnny Metal par exemple ?
Le nom du célèbre journaliste New-Yorkais me fit un instant chavirer.»

*On y retrouve aussi d'un fascicule à l'autre quasiment les mêmes personnages. La Lily Mason d'***Erreur de Destinataire** *par exemple renvoie à une autre star de cinéma (autre amour de Malet, jamais démenti) : la Lily Chandler de* **Miss Chandler est en danger**. *Si bien que si l'on mettait ces fascicules côte à côte, on découvrirait un gigantesque puzzle où les actions éparses s'imbriqueraient les unes dans les autres, où les personnages seraient tous frères ou cousins, où les femmes seraient toutes sensuelles, autrement dit un petit monde cohérent «filmé» par un Malet amoureux du film noir et veillant sur son Amérique feuilletonesque, pour Harding, sa France non moins feuilletonesque pour Réfreger, avec tendresse et humour.*

C'est d'ailleurs l'humour qui nous ramène toujours directement à l'auteur. Même si vous ne connaissiez pas les pseudonymes, vous reconnaitriez Malet. Exemple, extrait de **Erreur de Destinataire** *: «La veille du jour où je devais entrer en fonctions à* **La Comète** *en qualité d'obscur «chiens-écrasés», le célèbre psychiâtre André Breton,*

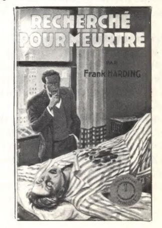




avait été la victime de Triplezéro.

Les fruits de vingt ans de travaux remarquables sur la folie avaient été dérobés.

Aux dires du savant, ce n'étaient pas seulement des rapports, des observations, des communications, des études sur les maladies mentales qui avaient ainsi disparu... mais l'énigme même de l'aliénation, dont André Breton prétendait avoir percé le secret et qu'il se faisait fort de réduire et de guérir.
— Que reste-t-il de mes travaux, maintenant ? avait déclaré le psychiâtre à l'envoyé de **La Comète**... *Ah, certes ! vous me direz que je n'ai qu'à recommencer ! J'y ai pensé, monsieur, et dès demain, je me remets à mes études, mais... Mais j'ai soixante-dix ans. Ai-je le temps de mener ma tâche à bien ?*



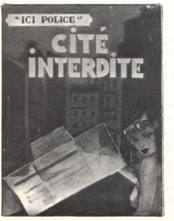
C'est sur cette question, empreinte d'un pessimisme poignant, que l'entretien s'était terminé.

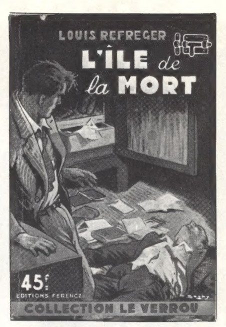
Des pseudonymes (exceptons Léo Latimer, simple variante de Frank Harding. Je soupçonne d'ailleurs Léo Malet de n'avoir utilisé ce nom que pour le plaisir de pouvoir dire : «Je suis le Latimer deux») Frank Harding est le plus important et par le nombre et par la qualité. Johnny Métal est un personnage inspiré par les grandes figures du film noir ; il est un personnage rêvé, le cousin américain de Nestor Burma avec qui il partage plusieurs traits communs, dont une certaine désillusion devant le monde. Le premier chapitre du **Gang Mystérieux** *s'intitule* **Cafard**, *comme le premier chapitre du premier volume des Nouveaux Mystères de Paris ; et certaines aventures obséderont assez Léo Malet pour qu'il les réutilise en partie.*

Et puisque un extrait en dit toujours plus long que les théories, je vous invite à lire le début de **Cité interdite**, *dont le héros est le détective privé Mike Rowland, second personnage de Frank Harding.*

«Je ne sais pas s'il vous est jamais arrivé d'emprunter cent dollars pour éteindre une dette de soixante-quinze qui commence à brailler comme un nourrisson de trois semaines (sauf que la dette, elle, est plus vieille).

J'ignore également s'il ne vous a pas fallu ensuite taper un camarade de collège de cent vingt-cinq dollars pour pouvoir rendre les cent dollars et conserver de quoi ingurgiter quelques verres, histoire de ne pas sombrer dans le plus dangereux pessimisme.





Des opérations financières de ce genre, cela faisait plusieurs mois que j'en pratiquais. Cela s'appelle creuser des trous pour en boucher d'autres et c'est une espèce de terrassement qui vous laisse toujours plus fauché que si vous étiez un véritable terrassier, syndiqué, bénéficiant des lois sociales et tout. Toujours fauché et avec un capital de dettes qui s'enfle de jour en jour. Bref, il arrive un moment où tous les petits trous se muent en un immense précipice et on a un mal de tous les diables à ne pas se casser la margoulette dedans.

C'était mon cas, exactement mon cas, ce jour de juin 194...

Le soleil brillait au dehors, mais, assis dans le fauteuil défoncé de mon bureau minable, je broyais du noir. J'étais lessivé, rincé, comme un verre à bière.»



F.G.

L'AGE DU CHRIST



Oui, cette photo a trente-trois ans et je l'ai toujours conservée parce qu'elle représente la concrétisation d'un de mes rêves de jeunesse : l'avènement du Grand Prix de Littérature policière, même si, pour cette première et unique fois, il s'appelait le Grand Prix du Club des Détectives (1) parce qu'il était patronné par *Qui ? Détective* où j'assurais alors la critique des romans policiers. C'est pour cela qu'il y avait alors un chèque à la clef, ce chèque qu'on voit ici Simone Signoret remettre à Léo Malet. Entre eux, Louis Francis (2) ; à l'extrême gauche, René Barjavel, et puis moi, avec un nœud papillon comme on ne m'en a jamais plus vu, alors que Léo était déjà tel qu'en lui-même enfin la notoriété le change !

Avec *L'inconnue du terrain vague* de Pierre Véry, *120 rue de la Gare* avait été pour moi le seul point lumineux ayant éclairé un peu la sombre période de l'Occupation. Mais, avant le jour ou cette photo fut prise, je n'avais encore jamais rencontré celui qui, à mes yeux de critique débutant, était le premier a avoir émergé - juste avant Narcejac - de la foule des Henri Roubay, Morgin de Kéan, Georges Rhody, François Béar, Georges Dejean, Didier Stéfan et autres Yann Le Cœur, pour acquérir une réputation qui le mettait déjà sur le même rang que les «grands» de notre avant-guerre : Aveline, Boileau, Bommart, Decrest, Simenon, Steeman, Véry et Vindry.

Nous n'avions pas grand chose de commun, Léo et moi ; pourtant, ce fameux jour a été celui où s'est nouée une amitié qui, loin de s'étioler comme d'autres, s'est renforcée au fil des ans. Un jour que nous plaisantions tous deux dans un des petits salons du La Pérouse, en mangeant d'incomparables tartes aux pommes pour attendre que le jury du Prix du Quai des Orfèvres ait

soi-disant «fini de délibérer», Maurice Renault nous rejoignit et nous dit «Pourquoi n'écririez-vous pas ensemble une nouvelle où Burma et Elvire se rencontreraient dans une même affaire ?» Bien que l'idée nous ait plu, faute d'avoir l'esprit méthodique et l'organisation de Boileau Narcejac, nous n'arrivâmes jamais à y donner suite. Rares sans doute sont ceux qui le savent - car le contraire donnerait à penser que j'ai autant de lecteurs que Léo ! - mais la rencontre a néanmoins eu lieu, de la façon que voici.

Tout commence par l'arrivée chez moi de *Boulevard...Ossements* avec cette dédicace surprenante «A Maurice Bernard Endrèbe, à qui j'ai piqué une phrase ou deux dont j'avais besoin pour une description.» Léo avait aussi piqué ma curiosité, au point que je commençai sur l'heure la lecture de son nouveau roman et, au chapitre intitulé *Récit d'Hélène*, j'eus la joie de découvrir ce qui suit :

«Au milieu d'un groupe de femmes, potinant, piétinant devant la boutique, et s'apprêtant, selon toutes apparences, à y pénétrer pour assister à la présentation prévue, je viens d'apercevoir une étonnante dame, porteuse d'une redoutable ombrelle, chapeautée de roses-thé écloses dans des replis de satin vert et vêtue d'une robe blanche à corsage de broderie anglaise.

«Cette dame, sans la connaître, je sais qui c'est. Je me rassure un peu en songeant qu'elle ne m'a vue que deux ou trois fois dans l'existence, mais il paraît qu'elle est douée d'un œil rigoureusement américain, comme dirait Nestor Burma. C'est, d'ailleurs, une concurrente de mon patron, avec qui elle aurait dû se marier. Chapitre travail des méninges, ils auraient constitué le couple idéal. Cette dame s'appelle Mme Elvire Prentice et s'occupe aussi de ce qui ne la regarde pas, meublant ses loisirs en résolvant des énigmes.

«Je m'immobilise et m'interroge sur les raisons de sa présence ici.

«Vient-elle assister innocemment à la présentation de corsets n'ayant qu'un lointain rapport avec ceux de sa jeunesse, ou a-t-elle eu vent de quelque chose, elle aussi ?... et sa route et celle de Nestor Burma vont-elles se croiser ? Si cela est, ça va être un curieux spectacle.

«Enfin...on verra bien. J'espère qu'elle ne va pas me reconnaître et m'interpeller : «Oh, bonjour, ma chère petite fille ! Toujours dans la police privée ? Et que devient votre tyran, notre cher Nestor ? Toujours à déterrer des cadavres ?» Mon Dieu ! oui, il ne manquerait plus que ça !»

Alors, dans le roman que je publiai quelques mois plus tard, *Une couronne au palmarès*, il y eut la réponse de la bergère au berger.

«J'étais arrivée en face du *Carlton* devant lequel il y avait toujours des fans en groupe serré pour guetter la sortie des vedettes. Adossé à la balustrade qui domine la plage, un quidam fumait la pipe...Cette pipe était si particulière que je la reconnue avant celui qui en tirait de paisibles bouffées.

- Nestor Burma ! Qu'est-ce qui vous amène à Cannes ?

Le directeur de l'Agence Fiat-Lux retira la tête de taureau d'entre ses dents et sourit en me serrant la main :

- Vous craignez que ce soit pour les mêmes raisons que vous, hein ?

- Pourquoi ? Moi, j'assiste au festival pour le compte de *Ma Mie Rosette*...

- Ah ! fit-il en rejetant une bouffée de fumée vers la mer. Je croyais que vous étiez ici pour du boulot-maison. J'ai entendu chuchoter qu'une starlette avait disparue et comme vous autres, vous gâtez le métier en travaillant à l'œil...

- Oh ! non, je ne m'occupe pas de ça, répondis-je, ce qui était une façon de mentir tout en disant la vérité. Vous avez le champ libre.

- Ma foi, ça ne m'aurait pas déplu de rechercher une pin-up, encore que je ne garde pas un tellement bon souvenir de mes relations avec les gens de cinéma...Mais je suis en vacances. Ayant gagné deux millions à la Loterie nationale, Hélène et moi de la rue des Petits-Champs avons pris la clef pour venir faire un tour sur la Riviera.

- En effet ! Je me rappelle avoir lu quelque chose à ce sujet (3). Et où est votre secrétaire ?

Il eut un geste en direction du *Carlton* où des grappes humaines s'accochaient à une Cadillac qui venait de monter la rampe.

- En train de piétiner les plates-bandes. Nous allons vite à San Remo avant qu'un autre gaillard (4) vienne s'occuper de notre pauvre franc. Mais Hélène a voulu qu'on s'arrête quelques

heures ici «pour voir les vedettes».

- Elle va peut-être s'imaginer voir Brigitte Bardot ou Marlon Brando, car elle a prétendu m'avoir vue à une présentation de corsets chez je ne sais quelle Russe où je n'ai jamais mis les pieds. De quoi m'attirer les reproches de Mélanie de Gruyter à qui je suis fidèle depuis toujours ! (5)

- Diable...Je ferais peut-être bien d'imputer une paire de lunettes au chapitre des Frais généraux. Si elle allait me confondre Faroux avec Bréval, ça pourrait faire du vilain.

Parce que j'ai le travers, propre aux vieilles dames, de vouloir faire le bonheur des gens malgré eux, je lui dis soudain :

- Vous savez, Burma, les hallucinations visuelles, ça peut être d'ordre... euh...physiologique. Vous devriez l'épouser, cette petite !

Le choc de se voir percé à jour lui fit lâcher son fidèle brûle-gueule qu'il rattrapa au vol.

- Moins une, j'allais casser ma pipe ! s'esclaffa-t-il. Vous faites erreur, madame Prentice. On a écrit quelque part que j'étais Paris incarné...mais Hélène c'est pour Pâris !

Et sentant que cette gouaille ne pouvait m'abuser, il se détourna brusquement vers la mer en disant :

- Comme j'ai gagné à la Loterie, je vous enverrai un souvenir de San Remo, belle dame. Qu'est-ce que vous voulez ? Un chapeau de paille d'Italie ?»

Et quand deux auteurs échangent ainsi leurs héros, croyez-moi, ça en dit aussi long sur leur amitié que lorsque deux gosses se livrent au fameux rite de l'échange du sang.

Maurice Bernard ENDREBE

(1) Quand je pense que nous avons couronné simultanément *Le Procès Bellamy* de F.N. Hart - dont on aperçoit aussi des exemplaires sur la table, tout comme on peut voir le tuyau de sa célèbre pipe sortant de la poche de Malet - alors que, à la même époque, le jury daltonien du Quai des Orfèvres n'arrivait à distinguer que *Le singe rouge* de Jacques Levert, et que celui du Roman d'Aventures, non seulement trouvait de l'intérêt à *La meute de minuit*, mais s'attirait quelque vingt ans de malheur en accueillant dans son sein Armand Ziwès, je trouve que c'était vraiment là un début de bon augure et que, tout bien pesé, nous avons depuis lors fait davantage pour la promotion du roman policier que les deux autres jurys réunis !

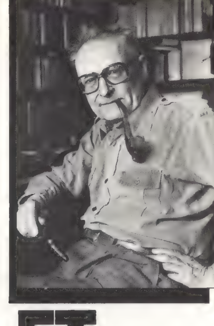
(2) Auteur de *Blanc*, Prix Renaudot 1934 - à qui a succédé un autre Prix Renaudot, Robert Margerit - que l'on confondait fréquemment avec Robert Francis auteur de *La maison de verre*, Prix Fémina de la même année, tout comme l'on confond souvent aujourd'hui Louis C. Thomas avec Robert Thomas...A croire qu'il y a des prénoms marqués par le sort.

(3) La chose, j'en suis sûr, s'est produite dans un roman de Léo Malet, mais j'ai complètement oublié lequel. Un volume de *Red Label* et de *Littérature policière* aux trois premiers lecteurs qui enverront la référence à *Polar* !

(4) Il s'agissait de Félix Gaillard d'Aimé (mais oui) alors ministre des Finances.

(5) Célèbre corsetière qui avait sa boutique 76 rue St Lazare où s'élève maintenant l'immeuble de Générali France.

ENTRETIEN AVEC LÉO MALET



Polar — *Nestor Burma contre C.Q.F.D.* **vient d'être réédité. Nous pensons que vous avez eu raison de ne pas vouloir «rajeunir» le texte.**

Léo Malet — Quand j'ai relu le bouquin, j'ai été parfois gêné par des trucs un peu naifs. Mais enfin, il faut comprendre d'où cela vient. Moi je sortais du roman-feuilleton pour ainsi dire ; à cette époque-là on n'avait pas la liberté d'expression de maintenant ; d'autre part, je dois avouer franchement que je me suis toujours freiné parce-que je ne tiens pas à assomer ou violer le lecteur. Je ne suis pas le type qui, dès qu'il vend quelque chose, enlève son froc et pisse dans la soupière. Ça, à la rigueur, on peut le faire quand on connait les gens...Dans C.Q.F.D., il y a des faiblesses : les rapports de Burma avec Lydia par exemple. Actuellement, on pourrait évoquer une main qui glisse le long du bas ou autre chose...Mais comme me disait la femme de Léo Sauvage, mon copain qui éditait la revue *La Rue*, après que je lui avais lu un passage de *La vie est dégueulasse* où il y avait ces mots : «et il la pénétra» : «Après tout, vous pouvez enlever ça parce-que tout le monde sait comment ça se fait». Et ça m'avait l'air d'être du bon sens. C'est pourquoi je n'ai rien voulu moderniser. Les faiblesses, je n'ai pas attendu qu'on me les signale, j'ai attaqué en premier. Comme j'avais déjà fait une note pour les curieux à propos de la première édition, j'ai mis aussi une note pour les petits malins qui me diraient de dépoussiérer le texte, parce que c'est quelque chose que je ne veux pas faire. Steeman et d'autres l'ont fait. Moi, je trouve finalement que c'est malhonnête. On se sert d'un sujet et on l'habille différemment. Alors non, ça ne va pas. Trouvez un autre sujet et habillez-le de nos jours.

P. — Que pensez-vous du fait d'être redécouvert aujourd'hui ?

L.M. — Cela m'amuse plutôt. Ce sont les descendants de 68 qui m'ont redécouvert, et je ne vois pas par qui d'autre j'aurais pu l'être. L'étape importante a été 1970, époque à laquelle mes livres ont été publiés en poche et diffusés un peu partout. C'est alors que les anciens combattants de 68 y ont trouvé une certaine résonnance. D'un côté, c'est bien, seulement, je ne voudrais pas qu'ils m'absorbent. Je ne dirais pas que c'est gênant, mais c'est une amitié un peu tyrannique.

P. — Le public de Léo Malet aujourd'hui, c'est qui ?

L.M. — Je n'en sais rien. Lorsque j'ai signé mes livres à la librairie Fontaine, j'ai eu une vieille cliente qui m'a parlé du fils de mon directeur d'école à Montpellier, et à côté de ça, des jeunes. Je reçois des lettres de femmes de 70 ans ; en même temps il m'est déjà arrivé de recevoir des lettres de gamines de 15 ans.

P. — Revenons à une période moins connue de vos activités : celle de Frank Harding. Comment vous est venue l'idée de créer une série avec un héros, Johnny Metal ?

L.M. — Ça n'a jamais été conçu comme une série. Louis Chavance m'a demandé d'écrire un bouquin et j'ai créé Johnny Metal, journaliste américain, parce que ça me permettait toutes sortes de libertés, sans avoir à m'emmerder avec le décor.

P. — D'où vous venait ce goût pour l'Amérique ?

L.M. — Ce n'était pas un goût, c'était imposé par la maison Georges Ventillard. N'oubliez pas que c'était sous l'occupation, en 1941. Ventillard avait une collection de romans policiers se passant dans une Amérique (fantaisiste), signée de noms anglo-saxons, car il n'y en avait plus sur le marché et il fallait prendre la suite. Chavance, qui signait Irving Ford, disait : «Prenez un nom comme Remington, Underwood etc...» J'ai pris Harding. Pour moi c'était le Président Harding, et Anne Harding qui avait joué dans *Peter Ibbetson*, parce que le surréalisme s'insinue toujours chez moi de manière plus ou moins camouflée.

P. — Pourquoi avoir choisi un journaliste ?

L.M. — Parce que c'est un gars qui va et vient partout (du moins c'est l'idée que je m'en faisais) dans une Amérique de gangsters que je connaissais bien pour avoir vu des films et lu des livres dessus, comme *Le crime aux USA* de J. Edgard Hoover.

P. — Frank Harding n'a pas créé que Johnny Metal.



René Dary et Léo Malet pendant le tournage de «120, rue de la Gare».

L.M.— Non. Il y a eu un dénommé Rouland, qui n'a rien à voir avec les types de la radio et autres frelons.

P. — Et Omer Refreger ?

L.M. — Ça n'est venu qu'après le succès de *120 rue de la Gare.* Un ancien collaborateur de chez Ferenczi, qui avait monté avec Hachette une petite maison qui s'appelait : Editions et Revues Françaises, m'a demandé des petits récits de 75000 signes. Je l'ai fait en même temps que j'écrivais *CQFD* et *L'homme au sang bleu*. J'ai mené les deux choses en même temps pendant un an ou deux.

P. — Et Jean de Selneuves.

L.M. — Le type avait plusieurs collections et m'a demandé si je pouvais faire du cape et d'épée. J'avais lu beaucoup de Zevaco et Dumas - en fait c'est presque là-dedans que j'ai appris à lire, aussi ça m'a pas coûté cher de faire une incursion dans ce domaine.

J'ai toujours beaucoup aimé ça et regretté qu'on ne sache pas faire dans le ciné français du vrai cape et d'épée, qui est notre western à nous. Seulement voilà, le type du western a des jeans et un colt à la ceinture, tandis que les autres, avec leur casaque et leur chapeau à plumes... Le temps de tirer l'épée, le sherif du coin les met en l'air. Et pourtant, on peut faire des choses inouies avec l'histoire de France. Je ne sais pas pourquoi, hier je pensais à la Reine Margot. Elle était un jour en train de baiser lorsque son frère, Henri III, est entré dans la chambre et a sorti l'hom-

120, rue de la Gare.



Chez l'écrivain, un mur «inspiratif».



photo Xavier Lambours

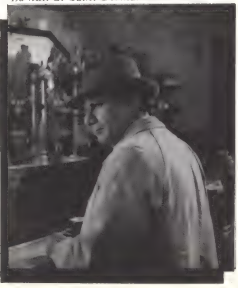
me du vagin de sa sœur à coups de poignards. Le type a éjaculé le sang en même temps que le sperme. Évidemment, cape et d'épée ou pas, on tombe dans un autre genre de cinéma.

P. — Qu'est-ce qui vous a décidé finalement pour le roman policier ?

L.M. — J'y étais voué parce-que c'était plus près de nous, et plus facile. Je ne pouvais tout de même pas refaire Alexandre Dumas. Dans le polar, je pouvais innover, quoique ça ait été involontaire. J'ai écrit avec mon tempérament. Plus tard, après les bonnes critiques, ça m'a gêné. C'est inévitable, on écrit toujours avec derrière soi le critique qui a dit des choses élogieuses sur vous. On le sent peser sur vous. Et c'est là qu'on fait des conneries.

P. — Quand cela est-il arrivé pour vous ?

La nuit de Saint-Germain-des-Prés.



L.M. — Un peu pour les *Nouveaux Mystères de Paris.*

P. — Comment est née l'idée même de la série ?

L.M. — J'avais l'habitude de me promener dans Paris avec mon gosse le jeudi ; on descendait par l'autobus jusqu'à la Porte d'Orléans, et on allait à pied. L'idée m'est venue au Pont de Bir-Hakeim. Devant ce paysage de Paris, je me suis dit que c'était quand même extraordinaire que personne n'ait jamais pensé à faire un vrai film sur Paris, à part Louis Feuillade. J'ai eu l'idée confuse de romans policiers, très différents de Fantomas, qui se passeraient chacun dans un quartier ou arrondissement et il y en aurait plusieurs. Là dessus, les mois ont passé. Puis, j'en ai parlé un jour à Maurice Renault, qui n'était alors pas mon agent littéraire. Je lui avais écrit, sans doute pour le taper de 2 ou 3.000 balles parce-que j'étais fauché et je disais incidemment : «pourtant, c'est pas les idées qui me manquent. Récemment, j'ai pensé qu'il ne serait pas mauvais d'écrire des romans qui se passeraient dans les quartiers de Paris. Ce qui serait des romans en chambre close, mais en plein-air - en décors naturels» (on en parlait beaucoup à l'époque). Il m'a répondu : «C'est parfait. On pourrait appeler ça : *Les Nouveaux Mystères de Paris.*» C'est lui qui a eu l'idée du titre. A partir de là, il s'est mis à faire le tour des éditeurs Parisiens. Nillsen, aux Presses de la Cité, n'en a pas voulu. Il n'aimait pas Nestor Burma, qu'il trouvait un nom ridicule. Comme il n'aimait pas les noms ridicules, il a pris Hubert Bonisseur de la Bath dont tout le monde sait que ça n'est pas un nom ridicule. Plusieurs autres ont refusé. Finalement, on est tombé sur Laffont qui trouvait ça amusant, tout en n'y croyant pas. «C'est une idée très germano-pratine», m'a-t-il dit. Voilà comment sont nés les *Nouveaux Mystères de Paris.*

P. — Pourquoi n'y en a-t-il eu que quinze ?

L.M. — Parce-qu'on m'a relogé ici en 1959 où j'ai perdu complètement les pédales et fait du ressemelage littéraire.



120, rue de la Gare.



La nuit de Saint-Germain-des-Prés.



Léo Malet, son fils et Bob Swaim pendant le tournage de La Nuit de Saint-Germain-des-Prés.



P. — Après un silence de quelques années, vous avez écrit *Nestor Burma en direct*.

L.M. — Là encore, il s'agit d'une entreprise charitable. Jean Diwo de Télé 7 jours, m'a commandé un bouquin dont l'action se passerait à la télé, et qu'il pourrait publier en feuilleton dans son journal. Le livre a ensuite été publié au Fleuve Noir. C'est encore Maurice Renault qui m'a dégotté ça. Je lui suis redevable de beaucoup de choses. Comme agent littéraire, c'est lui qui a fait ma carrière. Il m'a trouvé Laffont, le Fleuve Noir, le Livre de Poche et François Beauval. Maurice Renault, c'est, en plus, et d'une façon plus générale, le seul type de France qui ait vraiment fait quelque chose pour le roman-policier. Quand je pense qu'ils n'ont même pas signalé sa mort dans *Fiction*, alors que c'est lui qui a donné la parole à la plupart de ses rédacteurs.

P. — Vous lisez encore beaucoup de polars ?

L.M. — Oui, mais pas le néopolar. Ce n'est pas les personnages qui me gènent, mais l'écriture ; elle fait snob. A mes yeux, même le style le plus recherché doit être simple, et là c'est le contraire. Par contre, je lis très bien Simonin, qui est le Chateaubriand de l'argot.

P. — Pour vous, le nouveau polar, en quoi l'est-il, nouveau ?

L.M. — Je ne vois pas bien. A Europe I, j'ai entendu : dans le nouveau polar le héros n'est plus un dilettante comme Lord Machinchose, c'est un paumé ou



Hommage à Pierre Véry.

Léo Malet, Jacqueline Pierreux et Félix Labisse au Grand Prix de l'Humour Noir (1958).



un marginal ; les flics sont corrompus, il y a de la drogue et de la violence. J'ai toujours vu ça dans les romans, y compris dans la série noire. Aujourd'hui, ce sont des resucées. Quant aux marginaux, il y en a toujours eu. Chez Cain, Goodis, on appelait ça des vagabonds ou des épaves sociales, comme j'en ai mis en scène dans ma *Trilogie Noire*. De même dans *Gang*, Eddy Mitchell parle du détective privé et dit que c'est un personnage dépassé, comme l'imperméable qu'il porte, et que, d'ailleurs, il n'existe pas en France. Moi, j'en ai connu des «privés», dans l'entourage du maître-chanteur dont j'étais le «nègre», en 1926. Quant à l'imperméable, il n'a qu'à regarder les affiches de Villiod. On me dira qu'il n'a pas de trench-coat, Villiod. En effet, il a une cape et un chapeau haut de forme comme Arsène Lupin. Et puis, enfin, j'ai toujours mis un trench-coat, moi. Je n'ai pas attendu Bogart.


La nuit de Saint-Germain-des-Prés.

P. — Parlons un peu du cinéma, que vous avez toujours beaucoup aimé. Vous l'avez connu comme figurant.

L.M. — Oui. J'ai notamment figuré dans *Quai des brumes*. A un moment, j'arrive juste face à la caméra. Quand il s'est agi de passer dans cette rue du Havre reconstituée en studio, le régisseur m'a dit : «Vous êtes en soldat, vous portez des lunettes ; est-ce que les soldats à l'époque où se passe *Quai des brumes* portaient des lunettes ?» Personne n'en savait rien. Finalement il me les a fait ôter. Je suis là avec mes bandes molletières qui commencent à foutre le camp, mains dans les poches, lunettes aussi. C'est le passage où Gabin regarde chez le fripier. Il s'en va et moi j'arrivais de dos. Ça n'a pas plus à Carné. Il m'a fait partir du fond. Entretemps j'avais remis mes lunettes. Ce qui fait qu'on m'a filmé de dos sans lunettes et de face avec lunettes.

Quand Gabin s'éloigne, j'arrive face à la caméra et elle me prend en plein. C'est un moment que les véritables amateurs de Léo Malet guettent. Ils sont là, cramponnés au fauteuil : «le voilà !»

P. — Comment avez-vous été amené à tourner dans ce film ?

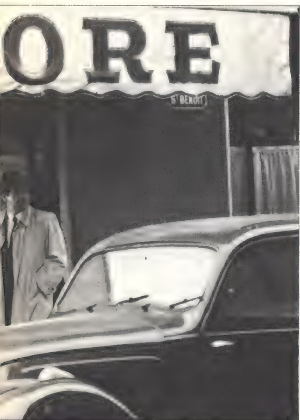
L.M. — C'est Prévert qui m'a fait embaucher. J'ai aussi travaillé dans *Forfaiture* avec Lherbier qui vient de mourir ; rassurez-vous, c'est pas à cause de ça qu'il est mort. Dans un, j'ai presque doublé Simone Signoret ; en fait, elle avait reçu deux convocations pour le

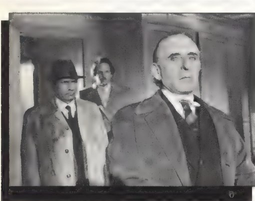


La nuit de Saint-Germain-des-Prés.

même jour et je suis allé à l'une d'elles. J'ai vaguement expliqué le coup au régisseur. Par chance, il s'en foutait. Homme, femme... Il m'a pris. Il devait lui manquer un bonhomme, dans son lot. Des fois, quand on me demande ce que je faisais dans *Quai des brumes*, je réponds «je doublais Michèle Morgan».

P. — Nous avons déjà longuement parlé de *120 rue de la gare* de Jacques Daniel Norman que vous aimez bien, et d'*Enigme aux Folies-Bergère* de Jean Mitry que vous n'aimez pas. A ce propos, nous estimons que la réponse que vous a faite Mitry dans les Cahiers de la Cinémathèque passablement honnête. «Si je donnais trois bouts de papier à Malet, il ne pourrait pas écrire *Enigme aux Folies-Bergère*. «La seule différence, c'est que vous n'avez jamais accepté d'écrire sur trois bouts de papier. Alors que lui a accepté de faire l'équivalent et en a retiré certains avantages, ne serait-ce que l'exemple qu'il cite lui-même : l'achat de son





La nuit de Saint-Germain-des-Prés

appartement.

L.M. -- Exactement. Si l'entreprise s'avérait douteuse, eh bien il fallait le revendre, l'appartement ! Je n'ai pas répondu parce-que je n'avais pas envie de polémiquer avec ce monsieur, qui m'a fourni un des grands moments comiques de ma vie : le numéro aux Folies-Bergère. La vedette, Bella Darvi, apparait enfin, et aussitôt le rideau se

AGENCE FIAT-LUX
NESTOR BURMA
DETECTIVE PRIVE

DISCRETION
ASSUREE

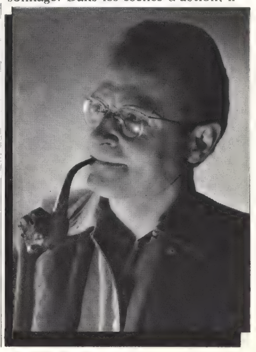
ENQUÊTES
FILATURES

Carte de visite de Nestor Burma dans «La nuit de Saint-Germain-des-Prés».

ferme. Maintenant quand on voit à la télé un rideau se fermer, mon fils dit : «Tiens, du Mitry !»

P. -- Que pensez-vous du choix de Galabru pour incarner Nestor Burma ?

L.M. -- J'ai toujours dit que je ne critiquerais pas Bob Swain, parce-que de tous les gens de cinéma il a fallu que ce type-là vienne d'Amérique pour me tendre la main et je lui en suis reconnaissant. Il a avoué lui-même dans *Le Film Français*, que le Burma qu'il voyait n'était pas le mien. Galabru est un bon acteur, mais ce n'est pas le personnage. Dans les scènes d'action, il



n'est pas assez agile ; d'autre part, lorsqu'il se fait chambrer par Daniel Auteuil au Café de Flore, il passe pour un con, en acceptant les vannes sans rien dire. Sans sauter sur le gars, il aurait du avoir au moins une répartie cinglante.

P. — Quand vous avez créé le personnage, à qui pensiez-vous ?

L.M. — Au début, je voyais Charles Vanel, avec son œil à demi fermé, un peu louche. Parce que quand j'ai écrit *120 rue de la Gare*, je voulais rendre antipathique le personnage. A la parution du livre, on n'arrêtait pas de me dire : «Quel type sympathique, ce Burma !», alors je me suis dit que j'avais du me gourer quelque part.

P. — Pourquoi vouliez-vous le rendre antipathique ?

L.M. — Par haine imbécile du flic. Je suis revenu sur ces sentiments-là. Mais historiquement, c'était ça. Je n'ai jamais été très flicophile, et je voulais faire un personnage vraiment dégueulasse. Mais comme, sans le vouloir, j'ai du y mettre un peu de moi-même, il a paru quand même plus sympathique que je n'aurais cru. Tout ça revient à dire qu'on n'est pas maître de ses personnages, pour la bonne raison qu'on n'est pas maître de soi-même.

La nuit de Saint-Germain-des-Prés.



La nuit de Saint-Germain-des-Prés.



La nuit de Saint-Germain-des-Prés.

P. — Aujourd'hui, qui verriez-vous ?

L.M. — J'ai toujours pensé à Yves Montand, à cause de sa carrure, de sa prestance, et en même temps, c'est un homme du peuple qui sait avoir, quand il le faut, des allures aristocratiques. Je verrais bien aussi Jean-Pierre Cassel ou Philippe Léotard.

Propos recueillis par François Guérif et Richard Bocci.



La nuit de
Saint Germain
des Prés



D'après le roman de LÉO MALET (éditions Livre de Poche). Musique : composition originale de Christian Gaubert et Mort Shuman.
Éditions Industrial Music. Distribué par Filmologies.
DIFFUSION MONDIALE MÉGALO FILMS. PRODUIT PAR FILMOLOGIES.OLIANE PRODUCTIONS. PÉRI PRODUCTIONS.

3 RENCONTRES DE PREMIER TYPE

«C'était un sale quartier. Il collait à mes semelles comme la glu aux pattes de l'oiseau. Il était écrit que je l'arpenterais toujours en quête de quelque chose, d'un morceau de pain, d'un abri, d'un peu d'amour».

C'est dans ce quartier là que je fis connaissance pour la première fois avec Léo Malet, en lisant «Brouillard au pont de Tolbiac» que le livre de poche venait de rééditer. J'étais alors un lecteur assidu - quoiqu'encore presque néophyte de romans policiers et je dévorais tout ce qui me tombait sous la main aux étals des bouquinistes, (ou aux devantures des libraires, les jours fastes).

Ma géographie affective s'enrichit ce jour là grâce aux déambulations erratiques d'un détective privé du nom de Nestor Burma d'une nouvelle ville magique : Paris, qui rejoignait ainsi le Londres de Paul Feval, de Sherlock Holmes et de Fu Manchu, le Nantes d'André Breton, Pieyre et Mandiargues et Jules Verne, le Samarcande des légendes dorées, et le Laon sorcier d'Algernon Blackwood. (Je devais y adjoindre par la suite quelques villes imaginaires comme la «Zignamuclickclick» de Larry Niven et le Gormenhast de Mervyn Peake).

Les anarchistes du foyer végétarien, «le club des Insurgés», la gitane Bélita (comment ne pas en tomber amoureux ?), la canadienne douillette de Burma et le mystère qui flotte comme des lambeaux de brouillard. Ils n'ont plus cessé de hanter ma mémoire. Au point que les chef d'œuvres patentés du roman noir made in USA m'ont toujours paru manquer d'une dimension (1), cette dimension poétique qui imprègne chaque pérégrination de Nestor Burma, amphion libertaire et narquois.

J'ai parcouru depuis en sa compagnie les quelques arrondissements de Paris où il débusquait le mystère et le mettait K.O., un Paris autrement séduisant que celui qu'il m'est donné d'arpenter - cinquième république oblige - lors de mes séjours dans la capitale. Nestor Burma est un guide précieux de ces «paysages clandestins» cher à André Hardellet ; autre grand initiateur de promenades imaginaires, le cartographe dilettante d'une ville secrète autant qu'insolite, peuplée de personnages attachants, extravagants, déroutants, répugnants, touchants, mais en tout cas autrement «vivants» que les zombies stéréotypés qui hantent difficilement tant de livres.

Mais derrière Burma et ses quinze réincarnations panamo-suesques, se profile l'auteur - aventurier du quotidien - que le lecteur pressent si prodigieusement complice de son héros/hérault qu'il ne saurait manquer de désirer le rencontrer.

Cette grâce nous fut donnée lors d'une réunion de l'OULIPOPO où nous avions convié Léo Malet à titre d'invité d'honneur. Le premier numéro d'Enigmatika venait de paraître et Léo Malet - qui fut l'un des premiers abonnés - nous qualifia - mimique expressive à l'appui de «coupeurs de poils de cul en



Léo Malet et Robert Bloch.

quatre». Sans doute avec quelque affection puisqu'il n'a cessé depuis lors de nous encourager - et de nous aider à préparer ce spécial Nestor Burma qui devrait voir le jour en octobre 1980. De cette première rencontre, je garde un souvenir ébloui, kaleidoscopique : un mélange détonant d'extrême gentillesse et de verve caustique, un regard malicieux, la fameuse pipe... Le souvenir aussi d'une conversation décadante. Parler avec Léo Malet produit inévitalement l'impression d'être moins con après qu'avant. C'est toujours une leçon salutaire et tonique d'irrespect et de liberté en ces temps de conformisme de tous poils !

J'ai eu la chance de rencontrer Léo Malet une troisième fois. Lorsque nous préparions Michel Lebrun, Pierre Lebedel et moi le premier festival du roman et du film policier, son nom nous est venu immédiatement à l'esprit : nul plus que lui ne méritait d'être l'invité d'honneur de cette manifestation. Léo voulut bien accepter notre invitation et débarqua un jour à Reims, le sac à dos sur l'épaule, la pipe à la bouche, plus en verve que jamais. Le public entier du festival fût sous le charme de ce diable d'homme.

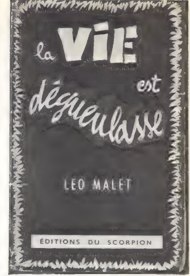
Qu'on me permette une anecdote. Lors de la présentation du film «Psychose», Robert Bloch qui venait pour la première fois en France et n'avait fait la connaissance de Malet que la veille, citait Nestor Burma tant il avait été séduit par son étonnant créateur, cet éternel «jeune homme» goguenard qui est tout simplement l'un des meilleurs écrivains de ce temps.

Quand à moi, j'espère le revoir bientôt pour l'entendre prononcer avec sa gouaille coutumière quelque sentence vitriolesque précédée de l'inévitable «Mon vieux»

Jacques Baudou

(1) A deux exceptions près cependant : Les nuits blafardes de David Goodis, et le «A contre voie» de Gertrude Walker.

TRILOGIE NOIRE



«Quand je vois rouge dans le noir,
je crève tout.»

Aristide Bruant

Trois romans («La Vie est dégueulasse», 1948. «Le Soleil n'est pas pour nous», 1949. «Sueur aux tripes», 1969. Publiés sous le titre «Trilogie Noire» en 1969, par Eric Losfeld aux éditions du Terrain Vague.) constituent cette frénétique trilogie placée sous l'irréductible pavillon noir de l'Amour Fou, de la Révolte et de la Mort. En terre de Liberté, au ciel d'Anarchie, le Lion Malet brise les fers de l'écriture et les menottes du policier pour dépasser les limites et atteindre l'exaspération poétique et la violence destructrice et féconde du créateur. En cela, Malet romancier retrouve «La Clé du Champ de manœuvres», et la veine surréaliste qui présida à la confection de ses «Objets-reflets», lors de l'Exposition surréaliste d'Objets qui eut lieu, du 22 au 29 mai 1936, rue de Marignan à Paris, chez l'expert en arts primitifs Charles Ratton. Rappelons que «pour ne pas choquer la morale on les avait accrochés à bonne hauteur sur les murs de la galerie» (Marcel Jean et Arpad Mezei in «Histoire de la Peinture surréaliste», 1959, Éditions du Seuil). Cette même inspiration se retrouve dans l'Exposition internationale du Surréalisme de janvier 1938, à la galerie des Beaux-Arts, faubourg St.-Honoré où Malet expose dans la «Rue surréaliste», aux côtés des mannequins de cire de Man Ray, Max Ernst, Marcel Duchamp, Dali, Dominguez, Marcel Jean, Matta, André Masson, «sa dame», munie à hauteur du ventre, d'un petit bocal contenant un frétillant poisson rouge, «d'un effet, à cette place, à tel point suggestif qu'on dut se résoudre à la faire disparaître», selon le témoignage de Marcel Jean.

Scandaleux Malet à l'œil magique, à l'écriture révolver, qui nous entraine dans cette trilogie surréaliste sur les chemins de la révolte absolue, de l'insoumission totale, de l'humour noir, de l'absurde, de la provocation et qui, pour reprendre ses propres paroles, «par-dessus un abîme de cruauté et de tendresse et le fracas des mitraillettes en action, dresse le drapeau sang et nuit de l'inquiétude sexuelle.»

Comme on le sait, «La Clé du Champ de Manœuvres», détenue par un vampire, est de forme foudroyante et c'est la foudre que brandit Malet dans ses noces crépusculaires d'amour et de crimes qui vont jusqu'au bout de la nuit de la vie, affirmant avec André Breton le «cri de l'esprit qui se retourne contre lui-même et est bien décidé à broyer désespérément ces entraves».

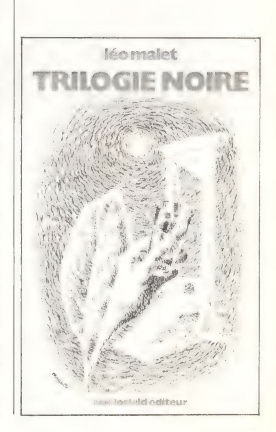
Oui, hurle, dans «La Vie est dégueulasse», le bandit tragique Jean Fraiger : «La vie était dégueulasse, c'était un ignoble et affreux engrenage, et nous contribuions tous à en perpétuer la dégueulasserie. La soldatesque était dégueulasse et nous aussi. Cochons sanglants, de part et d'autre.» Dès lors, Jean, qui voulait renouer avec la tradition de l'illégalisme, ne laisse sur son passage que des jalons de mort. Autosuicidaire, il ira jusqu'au bout de son sanglant voyage que l'amour ne peut

conjurer même s'il parvient à le purifier temporairement de sa méchanceté, de sa haine, de son ignominie et de ce qu'il qualifie de ses sales pensées. Sa non-culpabilité se transforme peu à peu en folie du châtiment. Tels les grands suicidés du Surréalisme, Crevel, Rigaut, Vaché, il recherche l'ultime solution, celle qui apparait «la plus vraisemblablement juste et définitive». Il peut reprendre à son compte le bouleversant cri de Rigaut : «Vous êtes tous des poètes et, moi, je suis du côté de la mort.» A défaut d'avoir pu choisir sa vie, il choisit sa mort, lui qui «aurait tant aimé vivre», et va se faire tuer par la police en hurlant : «Tirez au sexe !»

Révolte contre la société, révolte contre la raison, acte gratuit qui ne peuvent qu'évoquer la phrase d'Alfred Jarry : «Lorsque j'aurais pris toute la phynance, je tuerai tout le monde et je m'en irai.» La revendication de la liberté absolue condamne les personnages de Malet, ils sont précipités par leur propre démesure au fond du gouffre. Niant toutes les entraves, ils crient l'élan vital, les forces de l'inconscient, les vérités pures de l'irrationnel, rejettent tout ce qui s'oppose au désir et s'unissent à la nature dans le crime, allant au-delà et au plus profond de l'universelle chiennerie. C'est cette fatalité de l'être et aussi l'impitoyable mécanisme de la machine sociale, privée de signification et d'honneur, qui feront de André Arnal dans «Le Soleil n'est pas pour nous», au titre significatif, le plus jeune guillotiné de France. Malgré l'amour de Gina, il n'a pu briser les chaines de mort et d'ordure qui le contraignent à trouver «une couleur suspecte au soleil», prisonnier de la brume et de la boue, il ne trouvera de délivrance que dans la violence et dans l'instant suprême qui libèrera sa tête de son corps et de toutes les contingences d'un univers obscène et truqué. Visage affreux et répugnant de cette société désespérée et sans âme qu'incarne l'ignoble binoclard de «Sueur aux tripes», dont l'œil et le reflet mort des verres obsèdent le triste anti-héros Paul Blondel, minable gangster détruit par la trahison de celle qu'il aime et qui, à son tour, ne peut que détruire la femme aimée et aimante.

Tout comme les surréalistes avaient choisi de défendre Violette Nozière, Léo Malet revendique le criminel de droit commun. Avec ses lamentables personnages, il affirme devant le crime lui-même, l'innocence de la créature et illustre la lutte entre la volonté d'être et le désir d'anéantissement, les antagonismes de vie et de mort que nous retrouvons à tous les instants de la révolte, geste éternel de l'individu. Ce n'est pas le moindre talent de l'auteur que de nous faire vibrer à l'évocation de ces fantomes et de ces monstres qui hantent les pages brutales et frénétiques de la «Trilogie Noire» qui demeure pour nous, lecteurs qui passons comme le chaland, essentielle dans sa démesure. A la relire, nous sommes persuadés que Malet a bel et bien vu EN CHAIR ET EN OS, LE FANTOME DE RROSE SELAVY.

Jean-Pierre Deloux





Roman policier par Omer REFREGER

CHAPITRE PREMIER

Ayant, peut-être à cause de mon patronyme — je me nomme Rossignol, Sébastien Rossignol — embrassé la profession de chansonnier montmartrois, j'entrepris vers 193... de donner des «récitals» dans les villes universitaires. Mêlant le commerce à l'art — que celui qui n'a jamais péché... — je vendais, entre deux chansons improvisées aux étudiants dont j'étais l'hôte d'un soir, mes œuvres ronéotypées et des billets de tombola permettant éventuellement d'entrer en possession d'une babiole quelconque.

Devant passer par Montpellier, un de mes amis de la Butte, un peintre, Justinien Anglada, me communiqua l'adresse, dans cette ville dont il était originaire, de sa sœur, afin que j'aille m'enquérir de sa santé.

Depuis quelques temps, Anglada était sans nouvelles de Lydie. Il avait cru comprendre vaguement, à la lecture de ses dernières lettres, qu'elle avait été malade, et puis, la correspondance ayant cessé, il en avait conçu de réelles inquiétudes. Aussi profitait-il de mon circuit pour me charger de le rassurer. Je promis d'aller vérifier si sa sœur n'était pas morte, empochai l'adresse et partis.

Je débarquai à Montpellier par une froide après-midi de février. Sans doute pour me rappeler Paris, la patrie d'Auguste Comte, qui ne voyait jamais le soleil la bouder un seul jour, s'était fabriquée un ciel gris et maussade. Sur la place de l'Embarcadère, quelques filets de brume s'accochaient aux branches mortes des arbres dénudés d'un square.

Je me mis en quête d'un logis et trouvai une chambre relativement confortable à l'Hôtel du Nord, rue des Etuves. (L'accouplement de ces deux noms me plut beaucoup.) La question logement réglée, je me dirigeai vers l'Association des Etudiants pour les informer de mon arrivée et me rendre compte si tout était préparé en prévision de la séance chansonnière du soir.

J'y trouvai trois jeunes gens. Le premier fumait une pipe en terre, manifestement pour la première fois ; il était blanc comme un linge. Le second activait un poêle en chantonnant. Le troisième, assis à une table, mettait sous bande le journal humoristique que l'Association éditait. A ma vue, il abandonna sa besogne, se leva, me tendit la main et proféra avec emphase :

— Soyez le bienvenu, Monseigneur. Vous avez revêtu pour nous rendre visite le costume de vos Etats. (J'arborais, en effet, lavallière, longs cheveux et feutre noir à larges ailes). A cela nous reconnaissons en vous l'aimable troubadour Sébastien Rossignol, venu roucouler en cette studieuse cité, pour la plus grande «joyce» des escholiers, ribauds, truands et tire-laines, ses fabliaux, bouts-rimés et poétiques improvisations... C'est gaulois !

Je répondis qu'en effet ce l'était, sans bien savoir de quoi il s'agissait. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je crompris qu'aux yeux de Frédéric Lemasson, secrétaire de l'A.G., il y avait vraiment peu de choses qui ne fussent pas gauloises.

Je serrai les mains à la ronde, dis que j'étais effectivement, comme deviné, Sébastien Rossignol, chansonnier de Montmartre en mission. Frédéric Lemasson s'esclaffa, jura que c'était gaulois et envoya le type à la pipe chercher du vin. Ils avaient le sens de l'hospitalité.

Nous trinquâmes. Tout en buvant, nous parlâmes...affaires.

— Vous n'avez pas à vous biler, m'affirma le secrétaire. Nous avons bien fait les choses... Salle, piano, tout est prêt pour vous recevoir...

Ils me firent visiter la salle, brillamment décorée. Gauloise ! J'ignore si le piano était gaulois (par un côté ou un autre, il devait forcément l'être), en tout cas, il était bon. Et nous remontâmes finir les bouteilles. Le vin était tari lorsque je communiquai à ces braves jeunes hommes mon adresse montpelliérane, à tout hasard, au cas où j'oublierais l'heure de la représentation, ce qui ne m'était jamais arrivé, mais on ne sait jamais... J'avais la bouche pâteuse. L'Aramon vous a de ces traitrises...

— Ce n'est pas tout, dis-je, d'un ton entendu. Maintenant, je bourrerais bien une pipe. (En disant cela, je regardais Lemasson et, je ne sais pourquoi, je fis une pause.) Ce n'est pas, ajoutai-je enfin, que ma blague soit vide, mais j'ai pour habitude de taper toujours un peu de tabac de droite ou de gauche. Ça entretient l'amitié...

Je sortis ma pipe, une belle et grosse pipe à tête de taureau dont je ne suis pas peu fier.

— Vous avez une belle pipe, admira l'un.

— Oui, ricanai-je, elle est...

Je m'attendais à ce que Lemasson terminât ma phrase par son qualificatif habituel, mais il n'en fit rien. Une étrange lueur dans le regard, il me tendit sa blague et me dit :

— Vous fumez ?

— Non, plaisantai-je. Je chique. Vous le voyez bien.

Nous bavardâmes encore un peu. Soudain, celui qui essayait méritoirement de s'habituer à la pipe en terre, près de la fenêtre, s'écria :

— Tiens, voilà Mathieu sur l'Esplanade avec une poule.

— Que veux-tu que cela nous fasse ? rétorqua celui qui s'occupait du fourneau.

— En effet, appuya Lemasson, avec un profond mépris. Un bourgeois pareil ! Un paysan qui n'a jamais voulu fumer que des cigarettes ! Malheureux, il me fait rigoler... Des Gauloises ! Je vous demande un peu...

Lemasson avait raison. Fumer des Gauloises, non, ce n'était pas gaulois.

CHAPITRE II

Deux heures après devant un apéritif anisé, je parcourais un journal local, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

Je me retournai et me trouvai en présence d'un jeune Chinois.

— Excusez-moi, dit-il, en s'inclinant légèrement. Si je ne m'abuse, vous êtes M. Sébastien Rossignol.

— J'ai cet honneur, dis-je, non moins cérémonieusement.

— Je vous cherchais, cher monsieur, expliqua-t-il, et j'allais de ce pas à votre hôtel dont Frédéric Lemasson m'a communiqué l'adresse, lorsque, en passant devant ce café, je n'ai pas cru me tromper en mettant votre nom sur votre caractéristique silhouette...

Il s'inclina encore pour atténuer ce qu'avaient de moqueur ces dernières paroles.

— Je crois, monsieur Rossignol, continua-t-il, que nous allons pouvoir nous rendre mutuellement service... En tout cas, si vous acceptez ce que je vais vous proposer, vous m'en rendrez un signalé, à moi, dans le même temps que vous réaliserez une bonne affaire pour vous.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je, assez intrigué.

— Eh bien, voilà, dit-il. Tout d'abord, permettez-moi de me présenter et acceptez mes excuses pour ne pas l'avoir fait plus tôt... Mon nom est Tcheng N'ughen...

— Enchanté, dis-je, rituellement.

— Vous vous accompagnez vous-même au piano ? questionna-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Donc, vous êtes pianiste.

J'en convins, en songeant à part moi qu'ils doivent aussi avoir eu un M. de La Palisse à Pékin.

— Excusez-moi de... hum... hum... Monsieur Rossignol, je vous prie de ne pas vous froisser de cette question... Il arrive que certains chansonniers, s'accompagnant eux-mêmes au piano, connaissent parfaitement les airs dont ils ont besoin, ceux sur lesquels ils ont mis des paroles, mais sont incapables de jouer un morceau qu'on leur présenterait à l'impromptu... En un mot, ils ignorent la musique. Est-ce votre cas ?

— Non, monsieur, rétorquai-je, un peu sèchement.

— Oh ! monsieur Rossignol, fit-il avec un sourire navré. Je vous ai fâché...

— Mais non, pas du tout, dis-je très sincèrement.

— Vrai ? insista-t-il.

— Mais oui. N'en faites donc pas une maladie.

— Parfait. Je crois que nous allons nous entendre. Connaissez-vous Laura Strageson ?

— C'est une chanteuse de music-hall anglaise ?

— Non. C'est un morceau de musique.

— Ah ! ricanai-je. Excusez la méprise. Si Laura Stra... Stra... comme vous dites...

— Strageson.

— Oui, c'est ça. Si Laura Strageson avait été une chanteuse, je vous aurais répondu que je ne la connaissais pas. Le fait que ce soit le titre d'une musique ne change rien à la réponse.

— Mais si je vous donnais le morceau, vous pourriez l'interpréter ? fit-il.

— Sans doute.

— Eh bien, monsieur Rossignol, dit-il, je vais abuser de votre amabilité... j'ai ici une partition de Laura Strageson... (Il entr'ouvrit son pardessus en poils de chameau et découvrit un rouleau qui dépassait de sa poche). Voulez-vous venir l'essayer sur le piano que vous avez vu cet après-midi à l'Association ?

Nous sortîmes et prîmes le chemin de l'A.G.

La salle de spectacles était plutôt froide. Le poêle qui devait nous chauffer pendant la séance montmartroise était préparé, mais pas allumé. Devant la scène, le coffre d'un piano droit luisait sous une ampoule de faible voltage.

Tcheng N'ughen tourna un commutateur et améliora l'éclairage.

Je me frottais les mains pour les dégourdir un peu et me mis au piano.

Jouer la Laura Strageson était une bonne occasion d'expérimenter l'instrument.

Avec un sourire auquel ses petits yeux bridés participaient pour 75 %, l'étudiant chinois me tendit la participation.

C'était une musique lourde et morbide, mais non dénuée de charme.

Je dois à la vérité de dire que je pris plaisir à la déchiffrer.

Trois fois je fis retentir la sonore salle des accents pesants et mystérieux de Laura Strageson.

La première exécution n'avait été qu'un essai ; la seconde, c'était déjà mieux et la troisième satisfit pleinement le mélomane que paraissait être Tcheng.

J'allais entamer une quatrième exécution pour mon propre plaisir, lorsque une porte s'ouvrit livrant passage à Frédéric Lemasson, que déjà j'avais rebaptisé Legaulois.

— Eh bien, s'écria-t-il, voilà de la belle musique, ce me semble ; et pas du tout celle, sauf respect, qu'on attend d'un cabaretier montmartrois... C'est de votre composition ?

Je le détrompai et expliquai que la partition appartenait à Tcheng N'ughen.

Mais je ne dis pas que je soupçonnais ce dernier d'en être l'auteur.

— Ah ! très bien, fit l'étudiant. Très bien. Ça s'appelle comment ?

— Laura Strageson, répondit le chinois.

— C'est nouveau ?

— Oui.

— Je crois que ça aura du succès. M. Rossignol jouait cela très bien... Oui, vraiment très bien... D'une manière très... très...

— Très gauloise, ne pus-je m'empêcher de railler.

— Je cherchais le mot, fit-il dans un sourire.

Et là-dessus, il regagna son bureau qu'il n'avait quitté qu'attiré par le bruit du piano.

Resté seul avec l'élégant Céleste, je jouai une dernière fois l'étrange morceau autant pour son plaisir que pour le mien, après quoi nous sortîmes. Une brume épaisse enveloppait la ville.

— Et maintenant, monsieur Rossignol, fit Tcheng de sa voix douce dépourvue de tout accent, il ne me reste plus qu'à vous exposer le service que j'attends de votre courtoisie...

— Je vous écoute, dis-je en allumant ma pipe.

— Nous autres, Orientaux, sommes parfois déroutants pour les Européens, fit-il. Nos mœurs, nos coutumes diffèrent tellement des vôtres... Mais, s'interrompit-il brusquement, à quoi bon vous importuner avec des considérations si peu intéressantes. Venons-en au fait... Monsieur Rossignol, la musique que j'ai eu le grand honneur de vous soumettre vous a plu, n'est-ce pas ?

— Bon, pensai-je. C'est l'auteur. Je m'en doutais un peu et il va quêter des félicitations... Cela m'a plu énormément, dis-je tout haut.

— Voudriez-vous, cette nuit, après votre séance à l'Association, la jouer dans un certain endroit, pour des spectateurs que vous ne verrez pas ? Pour ce faire, je vous octroyerai un... comment dites-vous ?... un cachet, je crois que c'est le mot... oui, un cachet de cinq cents francs. Cela vous convient-il ?

La proposition était étrange, mais j'eusse été fou de refuser l'aubaine des cinq cents francs. J'acceptai, sans m'offrir le luxe de réfléchir.

— Monsieur Rossignol, articula alors Tcheng N'ughen, avec satisfaction, je n'en attendais pas moins de votre courtoisie... Je n'assisterai peut-être pas à votre représentation, ce dont je vous prie de m'excuser, mais je viendrai vous attendre en voiture à la sortie... Vous comptez terminer vers quelle heure ?

— Minuit et demie, une heure.

— Oui, j'avais compté cela aussi... Tout est donc parfait...
Eh bien, monsieur Rossignol, à demain, donc, puisque aussi bien, minuit aura sonné lorsque nous nous reverrons...

Nous nous serrâmes la main dans le noir.

— Vous quittez Montpellier demain ? ajouta-t-il, sans aucune raison, par pure politesse et sur un ton indifférent.

— J'ai un train à dix heures quinze.

— A cette nuit, Monsieur Rossignol.

— A cette nuit, Monsieur Tcheng...

CHAPITRE III

Ma représentation fut un plein succès. Après une chanson à boire, entonnée par toute l'assistance, la séance fut levée. Je sortis. La rue était déserte et froide. Soudain, je sursautai.

— Monsieur Rossignol, fit la douce voix bien connue du Jaune. Voulez-vous me suivre ? J'ai laissé ma voiture dans une petite rue derrière.

Le trajet, silencieux, se fit en lacets, dans une ville endormie que je ne connaissais pas. Un moment, peu avant d'atteindre le but de notre voyage, je vis se profiler, en taches noires sur un fond noir, l'armature métallique de deux gazomètres. L'instant d'après, l'auto stoppait.

Tcheng descendit le premier pour me montrer le chemin. Nous étions devant une petite maison basse accotée au dos d'une importante bâtisse. On entendait, dans le silence de la nuit, couler une rivière proche.

Tcheng poussa la porte de la petite maison et nous nous trouvâmes dans un

couloir obscur. Le Chinois sortit une lampe électrique de sa poche et en éclaira le chemin. Nous nous dirigeâmes vers l'extrémité du corridor. Là, une seconde porte était fermée par un cadenas. Mon guide prit la clé qui pendait à sa lampe et ouvrit. Après avoir allumé, au plafond de l'autre couloir que nous trouvâmes derrière cet huis, une ampoule de faible puissance, il referma soigneusement la porte sur nous. Le chauffeur de l'auto ne nous avait pas suivi.

— Par ici, dit Tcheng, sans élever la voix.

Il souleva une tenture, poussa une porte et nous nous trouvâmes dans une petite pièce, sommairement meublée d'un piano et d'un tabouret. Les murs disparaissaient sous des tapisseries de peu de prix. Par endroits même, de vulgaires couvertures étaient tendues.

— Voilà la salle des concerts, fit le Chinois avec son éternel sourire. Vous n'avez qu'à vous installer et attendre... Lorsque cette ampoule verte s'allumera (il me désigna une lampe fixée dans un coin de la pièce), jouez-nous Laura Strageson avec toute votre foi... Je vais aller vous chercher une bonne bouteille pour vous tenir compagnie et vous faire patienter...

Il sortit et revint presque aussitôt avec un flacon et un verre à pied. Il dépose le tout sur le piano.

— Et maintenant, dit-il, nous allons régler nos comptes. La maison est sérieuse et paye d'avance. Eu égard à la bizarrerie de tout ceci et par gratitude pour votre complaisance, j'ai décidé de ne pas vous «honorer» de 500 francs mais de 1.000 francs. Les voici.

Il me tendit une liasse de billets de 100, qu'un peu éberlué, j'empochai en remerciant.

— Lorsque vous pourrez disposer, ajouta-t-il encore, je viendrai vous en informer et vous reconduirai à votre hôtel.

Là-dessus, il me laissa seul. Tout cela était plus qu'étrange et un léger frisson me parcourut le dos, lorsque je crus entendre mon hôte tourner la clé dans la serrure. J'attendis un moment, allai à la porte et essayai de l'ouvrir. Je ne m'étais pas trompé : elle était fermée.

Le frisson que j'avais éprouvé ne se renouvela pas. Il avait été purement instinctif. La certitude de participer à d'insolites évènements me rendait mon sang-froid. Ce fut avec calme que je tâtai dans ma poche de poitrine, le revolver qui ne me quitte jamais au cours de mes déplacements. La présence de cet ami à toute épreuve me rassura entièrement.

J'attendis, la pipe au bec, une bonne heure. Ce laps de temps écoulé, l'ampoule verte jeta son éclair. J'attaquai immédiatement Laura Strageson.

Je le jouais pour la deuxième fois, quand il se produisit un grand bruit dans une pièce voisine. Un homme cria : Laura ! Laura ! sur un ton déchirant, puis lança une longue phrase en langue inconnue. A l'accent, je compris que l'homme était ivre de peur. Vivement impressionné, je m'interrompis. L'ampoule verte s'alluma et s'éteignit sans arrêt, m'enjoignant de continuer. Je haussai les épaules. Baste... J'avais touché 1.000 francs... Je poursuivis l'étrange morceau aux non moins étranges conséquences.

Et soudain, un autre piano répondit au mien. Mais il lançait des sons discordants. Quelqu'un martelait le clavier avec rage, battait l'instrument.

Un tumulte suivit. Puis, ce fut à nouveau le silence, troué de temps en temps par un gémissement : Laura, et des chuchotements.

Moi, je jouais toujours. La clé tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit. Tcheng parut, toujours souriant, mais d'un sourire navré.

— Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, monsieur Rossignol, dit-il.

Je ne pus m'empêcher d'exhaler un soupir de soulagement.

— ...Vous avez peut-être entendu les bruits d'une scène pénible, ajouta-t-il. C'est un pauvre dément de ma famille qui a perdu la raison il y a plusieurs années et que nous essayons de guérir en renouvelant le choc qui a fait sombrer son intelligence... Vous comprendrez, soupira-t-il, pourquoi nous ne demandons jamais deux fois au même pianiste de nous rendre ce service... ainsi que les précautions dont nous nous entourons... Pour rien au monde nous ne voudrions que l'insanité de notre parent fut connue... Nous voulons conserver le malheureux parmi nous... L'asile départemental n'est pas pour lui...

Je répondis que je comprenais fort bien. Ce n'étais pas tout à fait exact, mais j'avais hâte de quitter cet endroit.

Nous empruntâmes le couloir conduisant à la sortie. Un piano, montrant tout l'ivoire de son clavier (comme des dents, pensai-je) l'encombrait, qui n'y était pas lors de mon arrivée. En parvenant à sa hauteur, je me pris le pied dans un tapis et

manquai m'étaler de tout mon long. Je me retins à l'instrument. Ma main frappa les touches. Aucun son ne jaillit de la caisse sonore. Je perçus seulement le bruit mat des marteaux ne rencontrant aucune corde sur leur chemin.

— Ce piano attend le réparateur, crut devoir expliquer le Chinois, dans les yeux duquel il me parut voir un nuage.

Poursuivant notre chemin, nous passâmes devant une porte. Elle était ouverte et j'aperçus dans une pièce coquette et meublée à la chinoise, une très belle jeune fille blonde, une Européenne. Son visage exprimait, me sembla-t-il, la terreur.

Je ne pus en voir davantage. Tcheng se précipita et, d'un geste brusque, tira l'huis.

Assez gêné par cet incident, ce fut avec soulagement que je retrouvai la rue. La nuit était toujours aussi obscure. L'auto qui m'avait amené stationnait à quelques pas, ses phares en veilleuse, son moteur tournant silencieusement.

Quelques instants plus tard, j'étais à mon hôtel. Il était un petit peu plus de quatre heures.

Je fus longtemps avant de trouver le sommeil. Les évènements de la nuit m'avaient énervé et ce n'était pas d'y songer sans cesse qui pouvait me rendre mon calme.

Je m'endormis alors que sonnait quelque part une demie, vraisemblablement celle de six heures. Et comme, tout à mes pensées, j'avais oublié de dire au veilleur de me réveiller à neuf heures, je repris mes esprits à midi.

J'avais manqué mon train.

. . . .

Dans la nuit, le temps avait changé. La brume avait disparu.

La veille, j'avais réalisé un coquet bénéfice. Je décidai de m'octroyer quelques vacances et de passer cette journée à Montpellier, à flâner dans les environs.

L'hôtel faisait restaurant. Je descendis déjeuner. Et, après le café, je me souvins brusquement de la sœur d'Anglada, le peintre de Montmartre, qu'il m'avait chargé de visiter.

Je retrouvai facilement l'adresse de cette personne et, après m'être informé auprès de la servante du chemin à suivre, je pris la direction de sa demeure.

Là, on me dit que Melle Lydie Anglada avait déménagé depuis quelques mois. On me fournit sa nouvelle adresse. C'était près de la gare d'intérêt local, à l'autre extrémité de la ville. J'y fus.

... Et alors j'éprouvai une violente surprise...

La jeune fille qui vint m'ouvrir, celle qui se nommait Lydie Anglada, la sœur de Justinien, le rapin de la Butte, était une jeune fille blonde, très belle, aux rêveurs yeux verts, aux lèvres bien dessinées...

... Exactement celle que j'avais entrevue, frémissante de peur, l'espace d'un éclair, par l'entre-bâillement d'une porte, dans une pièce coquette et meublée à la chinoise, de la mystérieuse maison proche de l'Usine à Gaz.

CHAPITRE IV

Je le répète, ma surprise fut violente, mais je n'en laissai rien voir.

Au demeurant, je n'étais pas venu pour m'inquiéter de la vie privée de Lydie Anglada, mais lui donner des nouvelles de son frère.

Je le fis très simplement et rien, dans l'attitude de mon interlocutrice, au cours de notre entretien, ne me laissa supposer qu'elle m'eut reconnu... ou seulement qu'elle m'ait vu, la veille, chez le Chinois.

Je pris congé sur une poignée de main qui ne me parut pas empreinte de toute la chaleur désirable et ce fut tout.

Lorsque je rentrai en ville, le soleil s'était caché, des nuages gris obscurcissaient le ciel.

Après dîner, je fus au spectacle.

En sortant du music-hall, je m'attardai dans un bar, puis je pris, à travers des rues étroites, désertes, obscures et mal pavées, la direction de mes pénates. Il ne s'agissait pas le lendemain de manquer une nouvelle fois mon train.

Soudain, j'eus, dans le noir, la perception d'une présence insolite.

Je n'eus pas le temps de me mettre en garde, ni d'esquisser le moindre geste de défense. J'entendis un bruit et je fus aveuglé par un faisceau d'une puissante torche

électrique. Sans un mot, mon agresseur invisible frappa.

Je reçus le choc, le double choc, au sommet du crâne. Tout se brouilla. Je glissai sur les genoux. Mes oreilles commencèrent à bourdonner. Je m'évanouis.

. . . .

J'ignore combien de temps je restai sans connaissance. Je revins à moi il faisait encore nuit.

Une pénible sensation de froid intense contre ma joue droite fut sans doute la cause de mon retour à la conscience.

La tête me faisait atrocement souffrir. L'homme qui manœuvrait la matraque n'y était pas allé de main morte.

Enveloppé dans une demi-torpeur, j'agitai faiblement les bras et les jambes. Je me convainquis avec étonnement que je n'étais pas ligoté.

Mes vêtements étaient humides de rosée nocturne. On m'avait abandonné dehors, sans aucun égard pour ma personne, vraisemblablement en pleine campagne — j'entendis croasser des grenouilles — en tout cas sur un sol peu choisi... Des cailloux pointus dont je sentais les arêtes me meurtrissaient la chair à travers mes vêtements...

Oui... la tête me faisait vraiment mal... Et ce bourdonnement d'oreilles qui me reprenait...

Un bourdonnement d'abord lointain, mais qui s'enflait, s'enflait... Un roulement, un grondement qui m'emplissait la tête... Le sol me parut frémir...

Et soudain, un sifflement aigu et prolongé déchira le silence.

Je tournai péniblement la tête dans sa direction.

Deux énormes yeux jaunes me regardaient... Deux yeux lointains qui se rapprochaient avec rapidité, accompagnés de chuintement...

En un éclair, je compris.

Je compris que le sol défectueux sur lequel je reposais était le ballast d'une voie de chemin de fer... Que le froid que j'avais ressenti contre ma joue était celui d'un rail... Et que, si j'avais tardé à reprendre connaissance, le train qui s'avançait sur moi m'eut réduit en chair à pâté.

Tout endolori et à demi-hébété, je n'avais jusqu'alors fait aucun effort pour me mettre debout.

La conscience et l'approche du danger me redonnèrent toute mon énergie.

Je ne me mis pas debout, mais roulai sur moi-même et me retrouvai dans un petit fossé, après m'être meurtri le pied à une aiguille.

Il était temps...

Le rapide passa en trombe, dans un grondement d'enfer. Je sentis la chaleur du foyer de la locomotive, puis le vent glacé que le convoi déplaçait me cingla le visage. Certains wagons étaient noirs, plongés dans le sommeil. D'autres transportaient des voyageurs insomnieux qui lisaient ou fumaient. La brève lueur de ceux-ci me balaya au passage. Quelqu'un jeta par une portière, une sorte de point incandescent qui tomba à mes côtés...

Et le grondement s'atténua, le sol cessa de frémir et la lanterne rouge du fourgon de queue disparut à son tour.

J'étais véritablement épuisé et le danger auquel je venais d'échapper par miracle ajoutait à mon accablement. Je ramassai le bout de cigarette lancé par un voyageur et me mis à le fumer. Cela me fit du bien.

J'eus, ensuite, suffisamment de force et de sang-froid pour bourrer une pipe, l'allumer et en apprécier l'arôme. (Mon ou mes agresseurs, des gens charmants, ne m'avaient rien dérobé, si ce n'est mon revolver.) Enfin, lorsque mon cœur battit moins fort, je me levai, et quittai mon fossé.

Je m'orientai tant bien que mal et pris ce que je croyais être la direction de la ville, sans d'ailleurs me tromper. Je devais avoir été déposé sur la voie ferrée à un ou deux kilomètres des derniers faubourgs. Je mis un temps fou à les couvrir... Je l'employai à réfléchir... en dépit de ma migraine.

Qu'allais-je faire ?

Prévenir la police ou me faire justice moi-même ?

Car, je n'ai pas encore eu le loisir de vous le dire, je connaissais mon agresseur. Je le connaissais, je l'avais identifié, sans le voir, depuis le petit bruit métallique qui avait précédé la projection du rayon lumineux de la lampe électrique destiné à m'aveugler, éclairer la cible que j'étais et éviter toute méprise.

Ce bruit était celui que pouvait faire une clé heurtant le boitier d'une lampe.

Or, je connaissais quelqu'un possédant une torche à laquelle était accrochée

une clé : Tcheng N'ughen, le Chinois aux mystérieuses propositions, et, si l'on veut bien convenir avec moi que je n'avais pas été victime de vulgaires rôdeurs puisque mon portefeuille était intact, ce ne pouvait être que lui le coupable.

Seulement...

Seulement, pourquoi s'était-il livré à de telles voies de fait ? Pouquoi, m'estimant plus «sonné» par sa matraque que je ne l'étais réellement, m'avait-il déposé sur le passage d'un rapide ?

N'avais-je pas satisfait à ce que hier encore j'appelais un caprice d'Oriental, et que je soupçonnais être maintenant une ténébreuse machination ?

J'avais été engagé pour jouer Laura Strageson. J'avais joué Laura Strageson. J'avais été payé. J'étais allé me coucher sans poser aucune question ; ce qui était diantrement méritoire, car plus d'un, aussi discret fut-il, eut eu sa curiosité excitée par les faits étranges que j'avais pressenti.

En quoi, par quoi, comment, avais-je provoqué l'ire du Céleste ?

A cet endroit de mes réflexions, une douce image m'apparaissait : celle d'une belle jeune fille blonde... Lydie Anglada.

Je l'avais entr'aperçue dans la maison derrière l'Usine à Gaz ; je lui avais rendu visite, chez elle, le lendemain.

Il allait de soi que des esprits soupçonneux pouvaient très facilement établir un rapport entre ces deux faits... et me prêter des intentions qui n'étaient pas les miennes.

Mais si des hommes éprouvaient le besoin de mettre hors d'état de parler, disons le mot : d'assassiner celui qui leur paraissait ainsi se mêler de ce qui ne le regardait pas, ces hommes n'étaient pas des petits saints et avaient à cacher de suspects agissements.

Sans le vouloir, j'avais dû mettre les pieds dans le plat... et je crois bien que c'était en ne quittant pas Montpellier comme convenu (je me souvenais de la question, apparemment indifférente, de Tcheng : «Vous quittez Montpellier demain, n'est-ce pas ?») et en profitant de ce que j'avais raté mon train pour rendre visite à la sœur de mon copain.

Mais justement parce que Lydia Anglada, que je ne connaissais pour ainsi dire pas, mais qui m'était sympathique, paraissait mêlée à une affaire louche, je me posais cent fois la question sur la conduite à tenir.

Préviendrais-je la police ou me ferais-je justice moi-même ?

Je tâtai la poche de poitrine où j'avais l'habitude de serrer mon revolver et l'absence de celui-ci dicta la réponse.

Sans arme, je ne pouvais rien faire.

Tant pis pour Lydie Anglada... J'allais mettre la loi dans mon jeu.

CHAPITRE V

Place de la Comédie, le gardien de la paix que j'abordai m'écouta en hochant la tête et m'invita à le suivre au poste de police voisin. Là, je racontai mon histoire à un brigadier moustachu, qui parut fort intéressé. Résultat : il lança quelques coups de téléphone, après quoi je filai dans une Renault officielle aux côtés d'un chauffeur peu loquace, vers les locaux de la Brigade Mobile, où, paraît-il, l'inspecteur Morand m'attendait.

....

— Très intéressant fit l'inspecteur, après avoir écouté le récit de mes aventures.

Il alluma une cigarette, pensif, et leva sur moi le regard perçant de ses yeux marrons.

— Et vous supposez que l'homme qui vous a engagé pour ce mystérieux extra artistique et votre agresseur ne sont qu'une seule et même personne en l'espèce ce nommé Tcheng Machinchouette ? dit-il.

— Oui.

— Qu'est-ce qui vous fait être si affirmatif ?

Modestement, je lui fis part de mes déductions touchant la clé et le boitier de la torche électrique.

— Mais c'est magnifique, s'exclama-t-il. Vous êtes un véritable Sherlock Holmes, Maigret ou Nestor Burma... Si, si, ne protestez pas... Vous êtes aussi habile et subtil que les trois détectives que je viens de nommer... Et comme vous m'apportez la preuve que vous n'êtes pas un imbécile, je peux bien vous dire pour quelle raison le brigadier de service au poste du Théâtre n'a pas hésité à me réveiller après avoir ouï votre récit... Vos désagréments, M. Rossignol, semblent être liés à une affaire dont je m'occupe depuis tantôt, affaire obscure et mystérieuse, et qui n'a pas encore été rendue publique...

Il alluma une seconde cigarette au mégot de la première, lança au plafond un long jet de fumée et continua :

— On a repêché cet après-midi, à l'endroit où la rivière que vous avez entendue forme une sorte de barrage, le corps d'un homme dont nous ne savons pas encore de quoi il est mort... Toutefois, le rapport du médecin-légiste est formel sur ce point et c'est ce qui explique que je m'occupe de l'affaire, cet homme était déjà mort lorsqu'il fut précipité à l'eau... Et mort, semble-t-il, en état d'ivresse opiominique... Le corps n'a séjourné que quelques heures dans l'eau... C'est celui d'un Chinois, vêtu à l'européenne, bien entendu, mais presque d'un uniforme : vareuse et chandail brodé d'une ancre. Un marin, certainement... Une cordelette, à la section effilochée, enserrait sa cheville. Vraisemblablement, ce lien retenait un poids destiné à entraîner le corps au fond, mais n'a pas été assez solide pour résister à la pression exercée par le courant... Nous nous demandions d'où ce cadavre avait été jeté dans la rivière... Il y a de fortes chances, après ce que vous nous avez dit, que ce soit de la maison derrière l'Usine à Gaz.

J'étais stupéfait de ces révélations.

— Et vous croyez, dis-je, après avoir avalé ma salive, et vous croyez que cet homme est celui que j'ai entendu appeler : Laura... pendant que je jouais l'étrange musique ?

— Oui. A propos, il n'a fait que ça ?

— Que quoi ?

— Qu'appeler Laura. Il a aussi parlé, m'avez-vous dit.

— Oui. Mais en langue étrangère. Je n'ai pas compris un traître mot.

— Était-ce du Chinois ? Vous savez, le chinois est une langue très particulière, aux sons discordants... Était-ce du chinois ?

— Après tout, c'est bien possible. C'était comme des glapissements. Oui, c'est possible que ce fut du chinois. Bien entendu, je ne jure de rien. Je ne connais pas d'autre langue que le français... et encore, ajoutai-je finement, toujours possédé par le besoin de faire de l'esprit.

— Les cris ont été suivis de lutte ?

— Il me semble.

— Je vous demande cela parce que le corps repêché dans la rivière porte diverses contusions, légères et absolument étrangères au décès, mais qui nous laissaient supposer une bagarre... Oui, monsieur Rossignol, plus je vais, plus je vous écoute, plus j'examine vos dires et plus je me persuade que l'homme dont vous avez involontairement provoqué la colère et l'effroi est celui dont nous avons retrouvé le cadavre... Décidément, je crois qu'une entrevue avec M. Tcheng, indépendamment de votre cas, serait profitable... Je vais voir s'il veut m'accorder une audience en son hospitalière et pittoresque maison des environs de l'Usine à Gaz... et de la rivière. Ah ! j'oubliais... je ne vous ai pas proposé de vous montrer le cadavre en question. C'est inutile, n'est-ce pas ?... Il ne vous apprendrait rien ?... Vous n'avez pas vu, même un fugitif instant, l'homme qui criait, appelait Laura et frappait le second piano ?

— Je n'ai vu personne dans cette maudite baraque, répondis-je avec fermeté. Sauf, évidemment, Tcheng et son chauffeur. Un Jaune aussi.

L'inspecteur de Brigade Mobile me fouilla de son insoutenable regard scrutateur.

— Ne craignez pas de parler, ricana-t-il. Vous en avez déjà dit beaucoup... «Ils» ne vous boufferont pas... Ils ont déjà essayé, sans succès... Allez-y donc pendant que vous y êtes.

— Que voulez-vous que j'invente pour vous faire plaisir ? rétorquai-je en imitant son ricanement. Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Eh bien, tant mieux et n'en parlons plus. Enfin, monsieur Rossignol, même si vous me célez quelque chose...

— Je ne vous cache rien.

— ...Même si vous me cachez quelque chose, vous m'avez rendu un trop grand service pour que je vous tienne rigueur de vos cachotteries... Mais vous comprenez, il y a des choses que je ne m'explique pas... Et je ne m'explique pas le motif qui a

poussé ce Tcheng à vous démolir... Je supposais que vous aviez vu dans la mystérieuse demeure des choses que vous ne deviez pas voir...

— Vous vous trompiez, voilà tout. Quant au motif de l'agression, je n'en vois évidemment pas. A moins que... Ces Chinois, ça doit avoir l'esprit bougrement tortueux...

L'inspecteur Morand leva les bras au ciel.

— Nous avions déjà l'âme slave... Si vous venez nous proposer l'âme asiatique, c'est la fin des haricots, soupira-t-il comiquement.

CHAPITRE VI

Par une aube grise et glaciale, deux voitures de police contenant chacune une demi-douzaine d'agents ou d'inspecteurs, filaient rapidement vers le quartier excentrique où j'avais donné mon étrange récital.

J'avais pris place dans l'une d'elles, aux côtés du détective, car on avait besoin de mes indications pour trouver l'étrange demeure.

Après avoir dépassé l'Usine à Gaz, l'inspecteur fit stopper et ranger les voitures dans une voie déserte.

Cependant que le gros de la troupe restait là, je commençai à reconnaître le terrain, escorté de Jean-Louis Morand et d'un de ses collègues.

La rue était d'un calme impressionnant, troublé seulement par l'écoulement de la rivière proche. Le bruit sourd de la chute d'eau me remémora le cadavre du Chinois et, de ce fait, me parut lugubre. La maison qui nous intéressait avait ses volets clos et ne semblait pas habitée.

— Restez-là, Albert, fit l'inspecteur en plaçant notre compagnon dans l'encoignure d'une porte. Nos voitures sont moins loin d'ici que je n'aurais cru. Un coup de sifflet doit être perceptible. Si vous voyez sortir de cette baraque un type qui vous paraisse louche, n'hésitez pas. Abordez-le et s'il fait de la rouspétance, servez-vous de votre sifflet... Moi, je vais placer les hommes et ensuite je reviendrai voir si l'on veut me recevoir...

Nous revînmes auprès des voitures.

L'inspecteur Jean-Louis Morand donna rapidement ses instructions. Il s'agissait de cerner la maison. Lorsque les rôles eurent été distribués, les hommes partirent prendre silencieusement les places qui leur avaient été assignées. Ne restèrent auprès des voitures que deux agents pour les garder, l'inspecteur Morand, François, son subordonné préféré, et moi, Sébastien Rossignol, chansonnier montmartrois et acteur imprévu d'un sombre drame que je ne réalisais pas encore très bien... une chanson improvisée diantrement dramatique.

Au bout d'un moment un policier en civil revint.

— Tout est paré, dit-il, en s'adressant à Morand.

— Le signal sera comme toujours un coup de sifflet, fit Morand. Mais j'espère ne pas avoir à m'en servir... et être reçu là-dedans, sinon cordialement, du moins correctement... Evidemment, si le Chinois est là et si la conversation tourne à l'aigre, on commencera la dance... Ah ! j'oubliais... Il faut tout prévoir. Il se pourrait qu'une fois dans la maison, je ne puisse pour une raison ou pour une autre, lancer le signal... Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?... D'ores et déjà, prenons donc nos dispositions et convenons que, si au bout d'un quart d'heure, par exemple, je ne vous ai pas donné signe de vie par une manifestation quelconque, vous attaquez la baraque...

— Parfait, fit l'autre. Mais... cela signifie que vous entrez seul dans cet endroit ?

— Oui. François m'attendra à la porte et sera le premier à intervenir s'il y a du grabuge...

— Bien, s'inclina le policier.

— Allez vite donner ces instructions aux responsables de groupes, continua Morand. Dépêchez-vous. Le temps passe. Je vous donne dix minutes pour arranger le... le dispositif, comme dirait un chef d'armée. Dans dix minutes, je me mets en route pour obtenir une entrevue du locataire ou propriétaire de cette thurne...

L'homme salua et partit.

Dans une cour proche, un coq chanta.

Jean-Louis Morand, inspecteur de Brigade Mobile, regarda sa montre-bracelet.

— C'est l'heure, dit-il. Allons-y.

CHAPITRE VII

L'inspecteur s'avança seul dans la rue.

Nous devions attendre qu'il ait pénétré dans le couloir pour nous approcher de la maison.

D'où nous étions nous apercevions confusément Albert, dissimulé dans l'encoignure de sa porte cochère.

— Ça y est, avertit François. Le chef est dans le corridor.

Le plus silencieusement possible, nous atteignîmes la petite bâtisse et nous nous plaquâmes contre son mur décrépit.

Nous entendions Morand frapper à la porte du couloir, celle que Tcheng avait ouverte avec la clé pendue à sa lampe électrique.

Morand frappait, mais personne ne répondait.

Ni François ni moi ne parlions. Ma tête débarrassée du grand chapeau, un peu encombrant et voyant pour le genre de travail que j'accomplissais, effleurait la partie inférieure d'un contrevent vermoulu.

Etait-ce une illusion ?

Il me semblait qu'on parlait, de l'autre côté de cette fenêtre.

Je n'avais pas fait erreur. On parlait, effectivement. A voix basse, bien sûr.

— Tu connais le gars qui frappe à la porte ? demanda quelqu'un.

— Oui, répondit une voix que j'identifiai pour être celle de cet excellent M. Tcheng. Oui, c'est un flic de la Mobile.

— Qu'est-ce qu'il vient f... ?

— Fumer peut-être une pipe, ricana narquoisement le Chinois. En tout cas, il ne m'a pas l'air être en service officiel. Cela fait bien cinq minutes qu'il cogne à la porte et il n'a pas encore prononcé la phrase sacramentelle...

— Ah ! oui, le... le... Au nom de...

— Au nom de la Loi, oui. Tu as du mal à avaler ta salive, on dirait. C'est le petit déjeuner qui ne passe pas ?

— Comment a-t-il pu arriver jusqu'ici ? fit l'autre sans répondre.

Il y eut un lourd silence, puis le Chinois reprit :

— On a dû nous dénoncer... Du diable si je sais qui...

— L'idiot de Montmartre ?

— Par tables tournantes, alors ? Par chanson improvisée de l'au-delà ? Non, il y a longtemps que celui-là n'est plus à même de dénoncer qui que ce soit... Mais... j'y songe... est-ce qu'elle...

Le Chinois dût s'éloigner et je n'entendis plus rien.

En prenant soin de ne faire rouler aucun caillou sous mes chaussures, je me déplaçai et enfilai le corridor.

Je rejoignis l'inspecteur Morand qui frappait inlassablement sur le vantail de bois.

Il parut très étonné de me voir là, mais je mis rapidement un doigt sur mes lèvres.

Puis, au dos d'une chanson que je retrouvai dans une de mes poches, je relatai brièvement, mais sans rien omettre, la conversation que je venais de surprendre et qui prouvait à tout le moins que la maison était occupée et que ses habitants ne tenaient pas à se montrer.

Jean-Louis Morand lut ce «rapport» avec la plus grande attention.

De son ongle en deuil, il me souligna la phrase : «Il vient peut-être fumer une pipe...»

— Ce monsieur, souffla-t-il, est un petit ironiste et il mange le morceau en voulant faire de l'esprit. Evidemment, il ignorait que vous écoutiez... aux fenêtres... Opium, ajouta-t-il, après un temps. Nous ne nous sommes pas trompés... Dans ces conditions, et puisque ces messieurs ne veulent pas se montrer raisonnables, je vais faire les sommations... Au nom de la Loi, ouvrez !

Nul ne répondit.

— Je vais, pour la dernière fois, vous faire sommation d'ouvrir cette porte, tonitrua Morand. Je sais que quelques personnes occupent cet endroit. Ouvrez de plein gré tant qu'il en est encore temps... Sinon, j'userai de mon droit et j'enfoncerai la porte...

M. Tcheng, que j'imaginais immobile dans le couloir, la cigarette aux lèvres, les

yeux bridés presque fermés par le filet de fumée qui montait devant son visage, ne fut sensible à aucun de ces arguments.

La maison resta silencieuse.

— Allons, bougonna le policier, en haussant les épaules. Allons-y puisque ces têtes de mules ne veulent rien entendre... François, cria-t-il, vous pouvez y aller de votre musique... Quant à vous, monsieur Rossignol, écartez-vous... C'est une besogne un peu spéciale, que nous allons accomplir... S'il y a des fleurs à recevoir, ce sont plutôt des fleurs mortuaires... J'ai l'impression que ça va chauffer...

— Si cela ne vous fait rien, dis-je, j'aimerais vous donner un coup de main pour jeter bas cette porte...

— Comme vous voudrez, grogna-t-il. Mais si vous recevez un pruneau, ce sera pour vos pieds...

Au dehors, l'air vibrait sous les stridents coups de sifflet de François. De l'autre côté du pâté de maisons, parvenaient des réponses métalliques prouvant que les hommes en embuscade avaient entendu et s'apprêtaient à agir.

L'inspecteur Jean-Louis Morand prit son élan et fonça sur la porte de toute la puissance de ses quatre-ving-dix kilos.

La porte craqua, mais ne s'abattit pas.

Il s'apprêtait à renouveler sa tentative, lorsqu'un claquement sec retentit.

Morand jura et porta vivement la main à son bras gauche.

On tirait de l'intérieur et la balle, après avoir traversé la porte, avait effleuré son bras.

Cet incident incita le policier à se servir lui aussi de son arme.

Et nous procédâmes ainsi :

Cependant qu'il tentait d'ébranler avec ses massives épaules la porte récalcitrante, je couvrais sa manœuvre en arrosant, par la brèche ouverte dans l'huis par la première poussée, le couloir qui se trouvait derrière de projectiles réglementaires calibre 6.35.

Enfin, la porte céda et arrachée à ses gonds, par un dernier et puissant effort, s'abattit en deux morceaux au milieu du couloir dans un nuage de poussière.

Morand me prit le revolver des mains et s'élança.

Une porte s'ouvrit, celle qui donnait sur la pièce où j'avais entraperçue, terrorisée, Lydie Anglada. Un vieillard à la peau ridée, un Jaune, parut dans son encadrement.

Il leva la main avec une rapidité que je n'attendais pas de la part d'une personne aussi âgée.

Quelque chose traversa l'air comme une flèche et manqua de peu l'inspecteur à qui elle était destinée.

C'était un poignard fait pour le lancer. Une arme redoutable.

Détourné dans sa trajectoire, il n'alla pas, après avoir raté le policier, se ficher dans le mur, mais heurta celui-ci du manche.

Il tomba sur le piano, roula sur le clavier où il resta immobile, sans avoir fait rendre aux touches le moindre bruit.

Cependant, ces amabilités ne rendaient pas Morand d'humeur angélique. Crachant les plus pittoresques jurons méridionaux qu'il m'ait jamais été donné d'entendre, il fit volte-face et se dirigea vers la porte, maintenant refermée sur son hospitalier Céleste.

Il la perça de plusieurs balles et la fit voler en éclats d'un coup furieux de son soulier clouté.

La pièce était vide.

Très proches, nous parvenaient des bruits de lutte.

Je soulevai une tenture brodée d'effrayants dragons.

Le bruit fut plus distinct.

Morand me fit signe d'avancer.

Nous descendîmes cinq ou six marches, enfilâmes un étroit et court corridor. (Encore un. Cette maison était un labyrinthe).

Nous débouchâmes dans une vaste pièce obscure.

Elle était dépourvue d'ouvertures. Nous butâmes contre des especes de couchettes. Une drôle d'odeur planait.

Dans le noir, des hommes se colletaient.

Parfois, le rayon fugitif d'une torche électrique éclairait la bagarre.

C'étaient les policiers, entrés par l'autre côté de la maison, ou plutôt par l'immeuble du bord de l'eau qui communiquait avec celui-ci, qui tentaient de réduire à l'impuissance deux forcenés.

— Vous ne pourriez pas faire de la lumière ? tonna Morand.

Un agent s'approcha.
— Pouvons pas, chef, expliqua-t-il. Les ampoules du plafond ont été détruites à coups de revolver par ces lascars.
— Ah ! Qu'est-ce que c'est que cette pièce ? Une fumerie, hein ?
— Je le crois, chef.
Dans le fond, il y eut encore des ahannements, le bruit d'un vase qui se brisa sur le sol, puis la lutte parut s'apaiser.
Plusieurs lampes s'allumèrent à la fois, aux mains des policiers qui avaient enfin réduit les énergumènes.
Le claquement caractéristique des menottes se refermant sur des poignets se fit entendre.
Tcheng N'ughen n'était pas du nombre des captifs.
Le premier était un Jaune. Ce n'était pas le vieillard au poignard. (Celui-ci s'était réfugié dans une cave et devait y être découvert deux heures plus tard.) Ce n'était pas un vieillard, mais un jeune homme. Je crus le reconnaître pour le chauffeur de la voiture de Tcheng.
Quant au second.
En le voyant, je ne pus éviter un cri de surprise... et le besoin de faire de l'esprit, moi, l'idiot de Montmartre.
— Eh bien, dis-je, comment trouvez-vous cette plaisanterie matinale ? Est-elle assez gauloise, au moins.
C'était Fred Lemasson.

CHAPITRE VIII

A ce moment, un policier entra en courant. Tout essoufflé, il raconta un exploit dont il eut mieux aimé de ne pas se vanter.
Lui et un de ses collègues avaient laissé échapper le gibier de meilleur choix. Un Chinois, jeune et élégant, certainement Tcheng qu'ils n'avaient pu empêcher de sortir d'un garage au volant d'une automobile.
— Et vous êtes restés là comme des empotés ? gronda Morand. Il fallait tirer dessus, bon sang.
L'agent l'avait fait, paraît-il, mais sa main devait trembler. La balle s'était perdue. Mon attention fut attirée par Lemasson, qui marmottait quelque chose entre ses dents.
— Que dites-vous ? demandai-je.
— Qu'est-ce que ça peut vous f... ? répondit-il. Je dis qu'il va la tuer. C'est dans l'ordre.
— Tuer qui ?
Je n'attendis pas la réponse. En formulant la question, elle s'était imposée à moi. J'avais compris en un éclair. Je bondis hors de la pièce.
— Hé là, glapit Morand. Quelle mouche vous pique ? Où allez-vous si vite ?
Je n'avais pas le temps d'expliquer à cet homme que je lui avais caché un incident et ce que j'allais faire. Le temps était précieux. Je ne répondis pas et filai dans la rue.
— Courez après, s'époumonna le détective. Je n'aime pas ce genre de guignol. Ma parole, il nous brûle la politesse. Courez après, sacré bonsoir de bonsoir de bonsoir.
En l'espace d'une demi-heure j'avais été traité d'idiot par l'un et de guignol par l'autre... Il n'y avait pas à dire : je jouissais de la considération générale.

. . . .

L'inspecteur Morand et ses hommes me tombèrent dessus comme s'ils allaient me faire un mauvais parti.
— Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda l'homme de la Mobile.
— J'ai cru pouvoir voler au secours de quelqu'un, expliquai-je. Ecoutez... Nous n'avons pas de temps à perdre... Remontons en auto et filons vers la rue...
Je réfléchis une seconde, retrouvai l'adresse dans une de mes cases cervicales.
— Là, demeure une jeune fille que je connais un peu, Lydie Anglada. Je la crois fortement en danger. Tcheng la soupçonne d'être pour quelque chose dans votre expédition ; cet homme est capable de tout. Montons vite... Je vous expliquerai en cours de route...

— Je me doutais bien que vous m'aviez caché quelque chose, grogna Morand. ça se voyait à vos yeux. A certains moments de votre récit, ils lançaient une lueur pas franche. Bon sang, les témoins sont tous pareils : atteints de la «réticentisse». Mais, sapristi, qu'est-ce qui vous fait ne jamais vider entièrement votre sac ? L'abus des romans policiers ? Enfin, montons et filons sauver cette jeune fille... s'il en est encore temps...

Pendant le trajet, je lui narrai tous les faits relatifs à Lydie Anglada. Il me déclara partager ma conviction que Tcheng ne m'avait attaqué que parce qu'il avait eu vent de ma visite à la sœur du peintre. Et peut-être maintenant le Chinois croyait-il qu'elle m'avait donné de précieux renseignements sur son activité criminelle.

Nous arrivions en vue de la demeure de Lydie Anglada. Une auto, celle de Tcheng, stationnait devant la porte. Nous nous précipitâmes dans le couloir, et gravîmes l'escalier aussi rapides que des flèches.

Le Chinois qui s'escrimait pour enfoncer la porte de l'appartement de la jeune fille, se retourna au bruit de notre galopade et nous fit face. Nous reconnaissant, il porta la main à la poche extérieure de son élégant pardessus en poil de chameau, l'en retira armée d'un automatique et fit feu sur notre groupe. Personne ne fut atteint, mais Morand riposta. Le Chinois fut blessé au poignet et lâcha son arme qui tomba, par la cage de l'escalier, jusqu'au rez-de-chaussée.

Une courte lutte eut lieu, à l'issue de laquelle Tcheng se retrouva, des bracelets d'acier aux mains.

Tout danger étant écarté nous priâmes Lydie Anglada de nous ouvrir. Elle le fit, toute pâle et tremblante.

. . . .

Tcheng, Lemasson (entre parenthèses, c'était à tort que j'avais pris ce dernier pour le secrétaire de l'Association. Il n'était qu'étudiant, et encore n'en avait-il que le nom, car on le voyait rarement aux cours des Facultés. Mais il avait pas mal de culot et je m'y étais laissé prendre). Donc, Tcheng, Lemasson et quelques compatriotes du premier, avaient eu un jour l'idée de créer une fumerie d'opium. Ils avaient d'abord eu comme clients quelques étudiants dévoyés, puis l'affaire s'était agrandie, sans que la police en sut jamais rien. On venait fumer une pipe à la maison derrière l'Usine à Gaz de très loin.

Or, la surveille, un affilié était allé à Sète, chercher une cargaison de drogue que lui apportait un cargo à bord duquel naviguait un de leurs pourvoyeurs. Ce pourvoyeur, un Chinois du nom de Ri-Po, se doublait d'un intoxiqué et, précédemment, au cours de l'ivresse, il avait laissé échapper des bribes d'un secret qui n'étaient pas tombés dans l'oreille d'un sourd, comme on dit.

Tcheng avait compris que l'homme avait tué une femme dit Laura appartenant à une société secrète et que depuis il vivait dans la crainte d'expier ce forfait. Ri-Po avait trucidé la femme alors qu'elle jouait au piano une certaine musique rituelle. Il avait été averti que lorsqu'il entendrait dorénavant jouer cet air, sa dernière heure serait venue. De cela, Ri-Po se moquait ou affectait de se moquer. Il avait subtilisé la partition et il croyait bien qu'il n'en existait pas deux au monde. Tcheng avait profité de l'ivresse de Ri-Po pour recopier la musique et attendre l'occasion favorable de s'en servir.

Ce jour était arrivé. Le stock de drogue livré ce jour-là était très important. La somme à débourser était plus que rondelette. Tcheng se dit qu'en faisant peur à son compatriote, il réaliserait une belle affaire. Malheureusement pour lui-même, Tcheng était un raffiné ; ce n'était pas un maître-chanteur ordinaire ; c'était un artiste. Il imagine toute une mise en scène. Au lieu de dire carrément à son pourvoyeur : «Nous savons quel crime vous avez commis. Pour prix de notre silence, nous exigeons la gratuité de la livraison de ce jour», il voulut que ses oreilles entendissent les accents de Laura Strageson, morceau de musique baptisé de ce nom par lui pour les besoins de la cause. Il fit mieux : il plaça un piano sans musicien, visible de la couchette du fumeur, pour lui donner l'illusion que c'était cet instrument qui jouait tout seul l'air fatidique. Et comme il avait besoin d'une jeune fille blonde pour lui faire jouer le rôle du fantôme de Laura, il eut recours à Lydie Anglada.

Lydie Anglada était depuis quelques mois la maîtresse de Lemasson. Lorsque son amant lui demanda de venir à la fumerie, elle accepta, mais fut horrifiée de ce qu'elle y vit.

Le Chinois, en effet, à l'audition de la musique maudite et annonciatrice de l'inéluctable vengeance, devint fou sur-le-champ. Il se précipita sur le fantôme de Lau-

ra pour l'assassiner une nouvelle fois et on eut, paraît-il, toutes les peines du monde, à retirer Lydie Anglada de ses mains. Ensuite, il se trouna vers le piano et le broya presque sous ses poings. Il fut enfin maîtrisé, mais, après deux ou trois spasmes, il expirait... mort de peur en pleine folie.

Tcheng et consorts, décidèrent de se débarasser du cadavre en le précipitant à la rivière. Ce qu'ils firent. Toutefois, dans la fièvre de leur besogne, ils avaient oublié un témoin : Lydie. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ils la menacèrent de mort pour l'empêcher de parler.

Tcheng avoua m'avoir attaqué parce que je n'étais pas parti de Montpellier par le train de dix heures ainsi que je l'avais annoncé ; parce qu'il se doutait que j'avais dû voir Lydie dans sa maison et parce que ma visite à celle-ci avait paru louche. (Fred Lemasson qui m'avait tout d'abord pris pour un détective, à cause d'une méprise, qu'un quiproquo sur les pipes et les fumeurs au cours de notre conversation, avait vu ses soupçons se raviver.)

— Ainsi, Ri-Po, notre actuel client de la Morgue, fit l'inspecteur Morand, vous avait cette nuit-là livré un lot important de drogue ? Où est-elle ?

— Très loin, répondit calmement Tcheng. Vous pensez bien qu'après ces évènements tragiques, nous ne l'avons pas conservée...

— Cet homme ment, m'écriai-je, frappé d'une illumination subite. Je sais où est la drogue.

. . . .

Quelques instants plus tard, nous étions de retour à la maison derrière l'Usine à Gaz. Je crourus au piano qui encombrait le couloir. Son clavier béait toujours, le poignard qui avait manqué l'inspecteur posé dessus.

J'appuyai sur les touches. Aucun son. Je soulevai le couvercle de la caisse et plongeai ma main à l'intérieur. Je la ressortis tenant un paquet. L'instrument était bourré d'opium.

— Fameux, s'écria Morand, vous êtes un type fameux...

Et il ajouta :

— A vous voir, on ne le dirait pas.

Il regardait mes cheveux, ma lavallière, mon costume traditionnel de bohème plus ou moins montmartrois. Je décidai sur-le-champ de changer tout cela dès que ce serait possible.

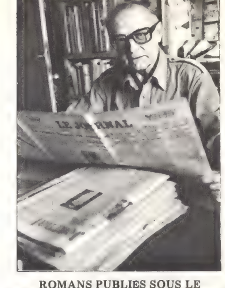
Ce fut possible très rapidement. J'avais mis la police à même de détruire un tel nid de malfaiteurs qu'une prime me fut octroyée. Ma première visite fut pour un tailleur.

Et c'est vêtu en dandy, cheveux à l'ordonnance, mais même pipe à tête de taureau à la bouche, que j'écrivis à mon ami Anglada :

Mon vieux, ta sœur va bien, ne t'inquiètes pas. Elle a eu récemment une étrange lubie. Figure-toi qu'elle veut changer de nom. Je lui ai proposé celui de Mme Rossignol.

BIBLIO GRAPHIE

DE LÉO MALET.



POEMES

«Ne pas voir plus loin que le bout de son sexe», Ed. Surréaliste, Paris 1936.
«J'arbre comme cadavre», Ed. Sagesse, Paris 1937.
«Hurle à la vie», Dessins de André Masson, Ed. Surréaliste, Paris 1939.
«Le frère de Lacenaire», Dessin de Salvador Dali, Les pages libres de la main à plume, Paris 1943.
«Puissance», Ed. Galerie Breteau, Paris 1943.
Cornélia au soulier éclaboussé de sang», Ed. Le livre des lettres, Paris 1945.
«Vie et survie du vampire», Ed. Temps mêlés, Verviers, 1961.
«Poèmes surréalistes, (1930-1945) Alfred Eibel éditeur, Lausanne 1975.
«Le vocatif» no 125, Bruxelles 1976.
«Le rêveur absolu (1930)», Isy Brachot et Tom Gutt éditeurs, Bruxelles 1977.
«Le vocatif» no 144, Bruxelles 1977.

ROMANS PUBLIES SOUS LE PSEUDONYME DE FRANK HARDING

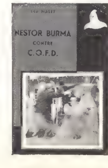
«Johnny Métal»,
Ed. G. Ventillard, Coll. Minuit no 6, Paris 1941.
Ed. S.E.P.E. Paris 1948.
«Aux mains des réducteurs de têtes», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«Miss Chandler est en danger», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1946.
«Le dé de jade», Coll. Minuit, Ed. G. Ventillard, Paris 1947.
«Affaire double», Coll. «Allo, Police !», S.E.G. Paris 1948.
«Recherché pour meurtre», Coll. Minuit, Ed. G. Ventillard, Paris 1948.
«Le gang mystérieux», Coll. «Allo, Police !», S.E.G. 1948.
«Cité interdite», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1950.
«Mort au bowling», Coll. Le Verrou, Ed. Ferenczi, Paris 1952.

ROMANS PUBLIES SOUS LE PSEUDONYME DE OMER REFREGER

«Gérard Vindex», Coll. Carré d'As, Ed. et Revue française, Paris 1944.
«Erreur de destinataire», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1944.
«Derrière l'usine à gaz», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1944.
«L'enveloppe bleue», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1944.
«La louve du Bas-Craoul», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1944.
«Un héros en guenilles», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue Française, Paris 1944.
«L'auberge de banlieue», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«Le diamant du Huguenot», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«Le capitaine Cœur en Berne», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«Le truand chevaleresque», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«L'évasion du Masque de Fer», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.
«La sœur du flibustier», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.

ROMAN PUBLIE SOUS LE NOM DE LOUIS REFREGER

«L'île de la mort», Coll. Le Verrou, Ed. Ferenczi 1952.





ROMAN PUBLIE SOUS LE PSEUDONYME DE LEO LATIMER

«La mort de Jim Licking», Coll. Minuit, Ed. G. Ventillard, Paris 1942.

ROMAN PUBLIE SOUS LE PSEUDONYME DE LIONEL DOUCET

«La cinquième empreinte», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1945.

ROMAN PUBLIE SOUS LE PSEUDONYME DE JEAN DE SELNEUVES

«La forêt aux pendus», Coll. Carré d'as, Ed. et Revue française, Paris 1946.



ROMANS PUBLIES SOUS LE NOM DE LEO MALET

A — dans lesquels apparait Nestor Burma :

«120, rue de la gare»,
Coll. Le Labyrinthe, Ed. S.E.P.E. Paris 1943.
Ed. Presses de la cité, Paris 1977.

«Nestor Burma contre C.Q.F.D.»,
Coll. Le Labyrinthe, Ed. S.E.P.E. Paris 1945.
Coll. La Cagoule, Ed. La Bruyère, 1951.
A la Librairie de la Butte aux Cailles, Paris 1979.

«L'homme au sang bleu»,
Coll. Le Labyrinthe, Ed. S.E.P.E. Paris 1945.
Coll. Sélect-Univers, Série Angoisse, 414, Ed. La Bruyère 1952.
Ed. Marabout, Verviers 1978.

«Nestor Burma et le monstre»,
Coll. Le Labyrinthe, Ed. S.E.P.E. Paris 1946.

«Le cinquième procédé»,
Coll. Le Labyrinthe, Ed. S.E.P.E. Paris 1947.

«Coliques de plomb», Ed. S.E.P.E. Paris 1948

«Gros plan du Macchabée»,
Ed. S.E.P.E. Paris 1949.
Ed. Eurédif, Paris 1973.

«Les paletots sans manches»,
Ed. S.E.P.E. Paris 1949.
Ed. Eurédif, Paris 1973.

«Le soleil nait derrière le Louvre»,
Ed. R. Laffont, Paris 1954.
Livre de Poche, Paris 1973.

«Des kilomètres de linceuls»,
Ed. R. Laffont, Paris 1954.
Livre de poche, Paris 1973.

«L'ours et la culotte»,
Ed. R. Laffont, Paris 1955.
Livre de poche, Paris 1973, sous le titre «Fièvre au Marais».

«Le sapin pousse dans les caves»,
Ed. R. Laffont, Paris 1955
Livre de poche sous le titre «La nuit de Saint-Germain-des-Prés», Paris 1973.
Ed. des Autres, Paris 1979.

«Les rats de Montsouris»,
Ed. R. Laffont, Paris 1955.
Précédé de Brouillard au Pont de Tolbiac, préface de Thomas Narcejac. «Club du Livre Policer», O.P.T.A. Paris 1965.
Livre de Poche, Paris 1974.
Ed. des Autres, Paris 1979.

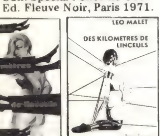
«M'as-tu vu en cadavre ?»,
Ed. R. Laffont, Paris 1955
Livre de Poche, Paris 1972

«Corrida aux Champs-Elysées»,
Ed. R. Laffont, Paris 1956
Livre de poche, Paris 1973

«Pas de bavard à la Muette»,
Ed. R. Laffont, Paris 1956
Livre de poche, Paris 1972

«Brouillard au Pont de Tolbiac»,
Ed. R. Laffont, Paris 1956
Club du Livre Policier, O.P.T.A., Paris 1965.
Ed. François Beauval. Post-face de Thomas Narcejac. Paris 1973.
Livre de poche, Paris 1970.
Librairie de la Butte aux Cailles, Paris, 1978.

«Les eaux troubles de Javel»,
Ed. R. Laffont, Paris 1957
Livre de poche, Paris 1974.
«Boulevard... Ossements»,
Ed. R. Laffont, Paris 1957
Livre de poche 1974
«Casse-pipe à la Nation»,
Ed. R. Laffont, Paris 1957
Livre de poche, Paris 1974
«Micmac moche au Boul'Mich»,
Ed. R. Laffont, Paris 1957
Livre de poche, Paris 1974
«Du rebecca rue des Rosiers»,
Ed. R. Laffont, Paris 1957
Livre de poche, Paris 1974
«L'envahissant cadavre de la plaine Monceau»
Ed. R. Laffont, Paris 1958
Livre de poche, Paris 1975
Ed. Des Autres, Paris 1979
«Nestor Burma en direct»,
Coll. Spécial Police no 570
Ed. Fleuve Noir, Paris 1967
«Nestor Burma revient au bercail»,
Coll. Spécial Police no 623
Ed. Fleuve Noir Paris 1967
«Drôle d'épreuve pour Nestor Burma»,
Coll. Spécial Police no 657
Ed. Fleuve Noir Paris 1968
«Un croque-mort nommé Nestor Burma»,
Coll. Spécial Police no 726
Ed. Fleuve Noir, Paris 1969
«Nestor Burma dans l'île»,
Coll. Spécial Police no 771
Ed. Fleuve Noir, Paris 1970
«Nestor Burma court la poupée»,
Coll. Spécial Police no 869
Ed. Fleuve Noir, Paris 1971.



B-Dans lesquels n'apparait pas Nestor Burma :

«L'ombre du grand Mur»,
Coll. Le bandeau noir,
Ed. S.E.P.E. Paris 1943 et 1949
Ed. Métal, Paris 1956
Ed. Eurédif, Paris 1972
«Le dernier train d'Austerlitz»,
Coll. Le Labyrinthe,
Ed. S.E.P.E. Paris 1948
«Enigme aux Folies Bergères»,
Coll. L'énigme, Ed. Hachette Paris 1952
Ed. Marabout, Verviers 1978
«Abattoir ensoleillé»,
Coll. Spécial Police no 959
Ed. Fleuve Noir, Paris 1972
«La vie est dégueulasse»,
Ed. S.E.P.E. Paris 1948
Ed. du Scorpion, 1948.
«Le soleil n'est pas pour nous»,
Ed. Du Scorpion, Paris 1949.
«Sueur aux tripes»,
in le recueil «Trilogie noire» qui comprend aussi les deux titres précédents,
Ed. E. Losfeld, Paris 1969.

NOUVELLES

«Entreprise de transports»,
in Mystère Magazine, Paris 1952
in «La douzaine du diable», Ed. de la Première chance, Paris 1953.
Et sous le titre «Pas de veine avec le pendu», in la revue «Maintenant» Paris 1979.
«Faux-frère»,
in Mystère Magazine, Paris 1955
et in Magazine du Mystère No 4.
«L'année folle de Nestor Burma», in Play Boy Paris 1979.

ARTICLES ET CONTES

«Le travail rien de tel», Revue la Rue, no 4, Paris 1946.
«Un bon petit diable», Revue la Rue, no 8, Paris 1946.
«Un brûleur de dur, dur de dur», Revue la Rue no 12, Paris 1947.
«L'ouvrier déformé doit retrouver sa forme»,
Revue la Rue no 11, Paris 1946.
Revue Image et Son no 338, Paris 1979.
«Les crimes politiques», revue le Crapouillot, no 13, Paris 1970.
«Guide de Paris mystérieux»,
Ed. Tchou, Paris 1966.
Ed. Presses de la Cité, Paris 1974.

THEATRE RADIOPHONIQUE

«Contre-danse pour maître-chanteur», (en collaboration avec Ralph Messac).

TRADUCTION

«Mort aux femmes nues», («The G. String Murders») par Gipsy Rose Lee. Trad. de l'américain par Michel Le Houbie et Léo Malet.
Coll. Soir-Police no 1, S.E.P.E., Paris 1950.
Coll. L'Aventure Criminelle, no 147, Fayard, Paris 1963.

FILMS

«120, rue de la gare», (adaptation de J. Daniel Norman, Arthur Harfaux et Maurice Henry. Réalisation de J. Daniel Norman (avec René Dary et Sophie Desmarets).
«Enigmes aux Folies Bergères», (adaptation de Gloria Philippe, réalisation de Jean Mitry, avec Bela Darvi, Dora Doll et Armand Mestral).
«La nuit de Saint-Germain-des-Prés», film de Bob Swaim, avec Michel Galabru, Mort Shuman.



Version tchèque de «120, rue de la Gare».

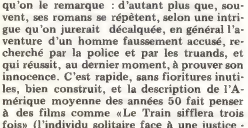
Mon Livre de chevet

Par FRANÇOIS FORESTIER *

Au dernier festival de Cannes (celui-là même si vivement apprécié par Françoise Sagan), Henri Verneuil s'est offert le luxe d'un numéro spécial du «Film Français» consacré au tournage prochain de«I...commeIcare», où il déclarait avec modestie que son film serait du Dashiell Hammett-Raymond Chandler-James Cain, mais en mieux. Aujourd'hui, huit mois plus tard, on peut apprécier à sa juste valeur ce jugement téméraire, certes, mais formulé, on ose l'espérer, dans l'enthousiasme du moment.

Hammett, Chandler, Cain, et leur épigones, sont devenus les références obligées de tout tâcheron de la pellicule ou de n'importe quel galérien du polar. Le dernier écrivaillon de Plemeneur-Boudou peut se lancer dans la littérature policière, à condition de se référer aux grands anciens. C'est énervant, à la fin.

Il existe pourtant toute une série d'auteurs «secondaires» dont les livres, sans atteindre à la perfection, restent néanmoins infiniment plus intéressants que les envolées lyriques d'Henri Verneuil. Peter Duncan, Craig Rice, Charles Williams, Stanley Ellin, Clarence Cooper Jr sont des auteurs dont chaque livre se lit avec infiniment plus de plaisir que n'importe quel ouvrage que vous recommande avec insistance mon confrère Wolfgang-Amadeus (il a probablement un côté maso, parce que lire les bouquins qu'il lit, c'est un vrai tour de force !)



Au rayon des oubliés de la «Série Noire», il y a Day Keene. Bon, d'accord, il a beaucoup écrit et pas toujours du meilleur. Avec sa tête de major Thompson et cette façon d'écrire très sèche, il n'a aucune raison pour qu'on le remarque : d'autant plus que, souvent, ses romans se répètent, selon une intrigue qu'on jurerait décalquée, en général l'aventure d'un homme faussement accusé, recherché par la police et par les truands, et qui réussit, au dernier moment, à prouver son innocence. C'est rapide, sans fioritures inutiles, bien construit, et la description de l'Amérique moyenne des années 50 fait penser à des films comme «Le Train sifflera trois fois» (l'individu solitaire face à une justice - maccarthyste ? - injuste).

«Cercueil sur mesure» (titre original : «If the coffin fits») est l'un des rares romans de Day Keene qui soit en rupture avec ce schéma. Le personnage principal, un détective privé (marié, avec deux enfants) est bien solitaire, et se heurte à la police corrompue ainsi qu'aux gangsters d'un patelin genre Las Vegas, farci de boîtes de jeu, et dont les rues sont peuplées de femmes divorcées, de magnolias, de jujubiers et de yuccas en fleurs.

Dans les trente premières pages, il y a trois bagarres, une discussion dans un bistro sur le sens d'une phrase en latin, un rendez-vous sous le monument aux morts, et quelques embrouilles assez vilaines... Il y a par la suite, une rencontre avec un avocat ivrogne, une conversation avec un condamné à mort, un tabassage par des jumeaux assassins, une séquestration en montagne, une pendaison dans un casino, et des rencontres dans des boîtes qui portent des noms alléchants comme le Branding Iron, le Last Chance, l'Eldorado...

A l'époque, la «Série Noire» publiait des tonnes de Carter Brown et de «Gorille». Au début des années 60, il devenait difficile de trouver des «grands» polars. C'était la mode des romans d'espionnage, des récits de guerre froide, des «porteurs de valises» : les assassins avaient tous des silencieux, James Bond commençait sa profitable carrière, Eddie Constantine terminait la sienne, et Peter Cheyney était terriblement démodé. Day Keene, lui, continuait à publier quatre ou cinq titres par an, sans sacrifier à la vogue naissante de l'érotisme. Dans «Cercueil sur mesure», il n'y a pas de scènes d'amour torride, ni de descriptions de pépées «aux seins en poire et aux cuisses fuselées» (j'invente rien, c'était le fin du fin, voir les O.S.S. 117). Il y a de l'action, un décor, une intrigue. C'est plus qu'on ne saurait trouver dans «I... comme Icare», même en cherchant bien.

François Forestier

«Cercueil sur mesure» de Day Keene

Oscar no 14, Denoël
Rééd. Série Noire no 608, Gallimard

* *Critique cinématographique de «L'Express»*



LA GUERRE DES POLICES

Du cinéma qui bouge, remarquablement mis en scène, parfaitement maîtrisé. Des comédiens superbes, avec en tête un époustouflant Claude Rich, et un Claude Brasseur qui n'en finit pas de prendre de l'épaisseur, qui s'empare littéralement de l'écran à chacune de ses apparitions. Et puis tous les autres, de Périer à Stévenin, en passant par Rufus, Desarthe, Mirmont, Staquet...

De très belles scènes d'action, où l'on ne demande pas au spectateur de penser à autre chose, où on se contente de montrer. Et ça marche, tout le monde en prend plein la figure, tout le monde a compris, tout le monde est content. Et tout cela ne peut logiquement se régler que comme au Far West, comme au cinéma a-t-on envie de dire, par un ultime gunfight. Parce que malgré tout ce qu'on peut nous dire, malgré tout ce qu'on veut essayer de nous faire croire, on en est toujours au même point. L'actualité, celle-là même qui avait inspiré le scénario il y a quelque temps déjà, le démontre au moment-même de la sortie du film. En pire. «Victoire !» crient les journaux. «Tu parles !» répond «La guerre des polices». Et là,comme le dit Corneau, le polar est bien «une sorte de contre-journal télévisé permanent».

Malheureusement, comme à la télévision, on veut là aussi «tout bien expliquer». Alors on en rajoute, on répète trois fois ce que le spectateur a déjà vu deux bobines plus tôt, on ne montre plus, on cause. Et Robin Davis a bien de la chance d'avoir de son côté

un superbe François Périer, qui sauve sans doute du ridicule la grande scène d'explication, celle où on se déboutonne, où on met tout sur la table à l'intention des amoureux de l'avant-dernier rang à gauche.

Et puis il y a la femme-flic, sans épaisseur, inutile. On n'y croit pas. Pire, on s'en fout complètement. Bientôt on lui en veut, elle ralentit l'action, cherche à nous faire le coup des deux êtres-que-tout-sépare-et-qui-pourtant-s'aimeraient-comme-des-fous-si, justement, tout ne les séparait pas. Et là, rien à faire, on attend que ça se passe. Et on a raison, car dans la dernière scène, Robin Davis met encore une fois tout le monde dans sa poche. Alors on oublie la leçon de texte, le dîner aux chandelles et les yeux mouillants. Enfin, presque.

P.M.





LA GUERRE DES POLICES

France. 1979. 1h 42.
Production : Stephan Films (Vera Belmont)
Distribution : UGC
Réalisation : Robin Davis
Scénario : Jean-Marie Guillaume et Jacques Labib
Adaptation : Jean-Patrick Manchette, Patrick Laurent, Jean-Marie Guillaume, Jacques Labib et Robin Davis.
Dialogues : Patrick Laurent, Jean-Patrick Manchette et Robin Davis.
Images : Ramon Suarez
Musique : Jean-Marie Senia
Montage : José Pinheiro.
Son : Pierre Befve, Jean-Paul Mugel
Int. : Claude Brasseur (Fush), Marlène Jobert (Marie), Claude Rich (Ballestrat), Jean-François Stévenin (Capati), François Périer (Millard), Rufus (Le Garrec), Gérard Desarthe (Sarlat)...

BUFFET FROID

«Vous vous baladez dans le métro avec votre couteau dans votre poche. Vous paumez votre couteau. Quelques stations plus loin, vous le retrouvez planté dans le ventre d'un inconnu. Qu'est-ce que vous faites ? Est-ce que vous récupérez votre couteau ?

Vous rentrez chez vous : votre femme a disparu. Vous l'attendez jusqu'à minuit puis vous prévenez la police. On la retrouve dans un terrain vague, étranglée. Quel effet ça vous fait ?

Ces quelques lignes extraites du press-book indiquent bien le ton du film et qu'il ne s'agit en rien d'un film policier. Car jamais l'identité des coupables ou des victimes n'a eu aussi peu d'importance. Il n'en reste pas moins que le film possède des tonalités noires qui nous intéressent beaucoup.

Tous dans **Buffet froid** sont à la fois assassins et assassinés. Logique d'un monde - le nôtre - sur lequel l'absurde règne. Et c'est justement par le biais de l'absurde que Bertrand Blier a décidé de traiter de quelques problèmes fondamentaux. Rassurez-vous. Ici il n'y a pas de sermon sur la violence, pas de discours sur une banlieue inhabitable rongée par des tours inhumaines, pas de contact sur quelques méthodes policières, pas de réflexions politiques sur les architectures pousse-au-crime qui nous entourent de plus en plus (les couloirs du RER du début, surplombés ironiquement du panneau «La défense»), pas de pensées philosophiques et profondes sur la mort («La seule chose dont on soit sûr» dit Depardieu «Tout dépend de la vitesse à laquelle on y va»). Non, ça n'y est pas dit et ça n'y est pas (heureusement) explicite. Mais tout s'y trouve en filigrane derrière un des meilleurs dialogues que le cinéma français nous ait donné ; et tout y semble évident à travers l'utilisation des décors (métro, tour, parking, rues de banlieue, cabane en bois) jusqu'à l'image finalement paisible de la mort sur une barque, belle, intransigeante, voire moqueuse.

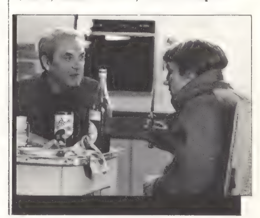
Buffet froid, est un film noir, très noir. Si Blier arrive à nous faire rire de l'absurde et du dérisoire avec autant de talent, c'est sans doute pour illustrer une fois de plus les mots de Boris Vian : «L'humour est la politesse du désespoir».

F.G.

BUFFET FROID

Scén.-Réal. : Bertrand Blier
Prod. : Sara Films - Antenne 2
Ing. : Jean Penzer
Mus. : Johannes Brahms
Son : Jean-Pierre Ruh
Dist. : Parafrance

Int. : Gérard Depardieu, Bernard Blier, Jean Carmet, Geneviève Page, Michel Serrault, Jean Rougerie, Bernard Crommbey, Denise Gence, Liliane Rovere, Carole Bouquet.



I comme ICARE

A l'époque du **Clan des Siciliens** Henri Verneuil n'hésitait pas à faire des déclarations fracassantes. Il n'était, affirmait-il, qu'un homme plantant une tente de cirque et cherchant à attirer le plus de monde possible. Les intellectuels, ceux qui étaient assis sur les strapontins, ne l'intéressaient pas.

Cette vocation d'amuseur avant tout, Verneuil l'a affirmée jusqu'au **Casse** inclus. Avec **Le corps de mon ennemi**, l'ambition d'être un petit peu plus que cela tout de même transparaissait. Avec **I... Comme Icare** Verneuil risque d'être à court de strapontins, à moins qu'il ne se soit enfin décidé à offrir des fauteuils aux intellectuels. Ceux-ci souffriront quand même le martyre pendant la première heure d'un didactisme accablant. Mais soudain, **I...Comme Icare** devient pour Verneuil le film de la mauvaise conscience et du dédouanement. «Toute fiction qui ne s'appuie pas sur la réalité est mauvaise.» Non, ce n'est pas une déclaration de jeune cinéaste, mais une phrase du dialogue de **I... Comme Icare** dans lequel, à travers une fiction élaborée à partir de l'assassinat du Président Kennedy, Verneuil s'interroge sur la fragilité des démocraties, le fascisme latent en tout être, le danger que représentent les services secrets, la collusion entre la maffia et le pouvoir etc... etc...

On pourra rétorquer qu'Alan Pakula avait dit ce genre de choses - avec infiniment moins de lourdeur - dans **A cause d'un assassinat** et que surtout il ne s'était pas cru obligé, lui, de donner des leçons aux autres (alors, comme ça, dans la partie de cartes de **Marius**, la caméra ne fait pas son travail selon vous, monsieur Verneuil ?) Mais ne soyons pas trop sévères. Voir «l'amuseur» dire des choses graves (cela ne nécessitait d'ailleurs pas autant de solennité dans l'approche des personnages) nous fait espérer que Verneuil reviendra à la «réalité» (**Des gens sans importance** était un beau film) et délaissera les pseudo morceaux de bravoure en forme de cascades anodines. Et puis, il a pensé aux lecteurs de **Ciné Girl** en leur offrant, le temps d'une prestation record (en durée courte) la star du porno, Brigitte Lahaie.

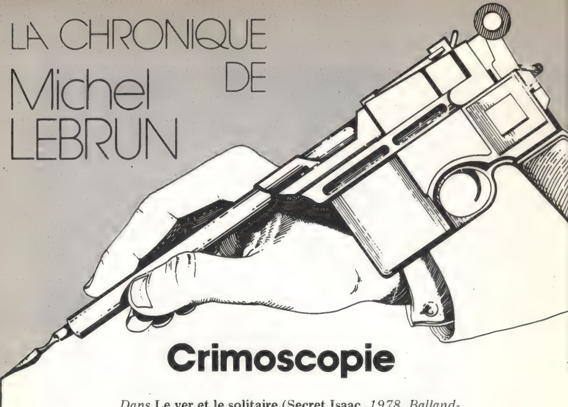
F.G.





I... COMME ICARE

France 1979.
Prod. : V.Films, S.F.P. Antenne 2
Dist. : AMLF
Réalisation : Henri Verneuil
Scénario : Henri Verneuil
Adaptation et dialogues : H. Verneuil, Didier Decoin.
Images : J.L. Picavet
Musique : Ennio Morricone
Montage : Henri Lanoe
Son : Serge Deraison, Jacques Maumont
Int. : Yves Montand, Michel Etcheverry, Jacqueline Staup, Jean Obe, Jean Leuvrais, Jean-Claude Jay, Robert Party, Roger Planchon, Marcel Maréchal...



Crimoscopie

Dans **Le ver et le solitaire** (**Secret Isaac**, *1978, Balland-France Adel) Jerome Charyn renoue avec le superflic Isaac Sidel, lequel vit comme un clochard dans un hôtel sordide du Bronx pour des raisons mystérieuses, et ne se lave qu'une fois tous les deux mois. Isaac s'intéresse à Annie, jeune prostituée défigurée par un «D» creusé au couteau dans sa joue. Isaac s'acharne à retrouver et punir son tortionnaire, le maquereau féru de littérature Dermott, qu'il poursuivra jusqu'à Dublin, ville hantée par un certain Leopold Bloom.*

Charyn est l'auteur à la mode. Tout le monde le découvre, trois ans après la parution de **Marilyn la dingue**, *et chacun de reprocher à la Série noire d'avoir laissé tomber un auteur aussi neuf. J'ai essayé de comprendre en relisant ses trois précédents livres. Bon, il faut reconnaître que, dans un genre voisin, les romans de Chester Himes sont mieux structurés, d'une compréhension plus immédiate : construction classique sur laquelle viennent se greffer les digressions qui colorent la fresque et lui confèrent son aspect grouillant et unanimiste.*

Rien de tel chez Charyn, où la digression est *le récit et l'occulte, tel l'arbre qui cache la forêt, si bien que, le livre achevé, l'on est incapable d'en résumer le scénario autrement que par vagues approximations.* **Zyeux bleus**, *c'est l'histoire d'un flic qui joue au ping-pong.* **Marilyn**, *les états d'âme d'une divorcée amoureuse.* **Kermesse à Manhattan** *la chronique d'une famille de chicanos nantis d'un bébé de 44 ans... La véritable histoire de* **Secret Isaac**, *c'est la vie d'un asticot diabolique qui, agrippé aux tripes du flic judéo-irlandais Isaac Sidel, s'y livre à d'obscures reptations et à un monologue intérieur (c'est le cas de le dire) parfait. C'est sous l'impulsion de ce cestode parasite qu'agit Sidel, qu'il se rend à Dublin où*

l'enquête se mue en un étrange et lancinant pélerinage sur les traces d'Henry Joyce, jalonné de repères qui ont nom Molly Bloom, Simon Dedalus...

Oui, Charyn est un écrivain sournois qui, sous de vagues prétextes criminels, nous refile sa version personnelle **d'Ulysses**, *livre qui lui-même est une somptueuse parodie du langage homérique appliqué à des situations triviales, prototype de l'endophasie (faites comme moi, voyez Larousse) et nous ne pourrons juger l'œuvre charynienne qu'une fois totalement achevée - si tant est qu'elle le soit un jour.* **Le ver et le solitaire** *est prodigieusement drôle, bourré de détails saugrenus et de personnages hautement pittoresques... mais le véritable sel du livre est réservé aux joyciens. Le grand public renâcle devant de tels récits, sinusoïdaux, semblables au ténia en ce sens qu'on ne sait par quel bout les prendre ! Je comprends pourquoi la Série noire, après trois tentatives loyales pour imposer Charyn, a refilé le bébé à un autre éditeur. Très bien traduit par Daniel Mauroc. Je souhaite que Charyn finisse par trouver son public - plus rapidement que Joyce n'a trouvé le sien, lui qui n'a vendu que 1 200 exemplaires entre 1922 et 1929 avant de connaître le succès universel.*

Beaucoup plus simple d'accès, **Libres sévices**, *de Deanne Barkley (***Free-way***, 1978, Série noire No 1751) n'en constitue pas moins un document étonnant sur l'Amérique d'aujourd'hui. En Californie, sur les périphériques qui surplombent Santa Monica, sévit un maniaque. Il roule dans une Maverick de couleur sombre et utilise un colt Python. Sa méthode : il double la voiture de sa victime et, une fois à sa hauteur, tire. Après quoi il accélère et disparaît. La police de Los Angeles est sur les dents, d'autant que le tueur fou lui envoie régulièrement des messages enregistrés du genre : «Je vais tuer encore, parce que tuer, c'est mon boulot.» Voilà pour le thème.*

Naturellement, l'auteur (homme ou femme ? la question est intéressante) campe un certain nombre de personnages dont nous savons qu'ils peuvent être tués à tout moment. Jusque-là, rien que de classique, on a déjà lu. Mais c'est par la vision de l'auteur que le bouquin passionne et surprend sans cesse. Jamais en effet l'on avait vu réunis dans un roman un si grand nombre d'obsédés et de mal-dans-leur-peau. Le nettoyeur de piscines dans les villas luxueuses ; le garagiste obsédé sexuel ; Sunny, l'infirmière qui réceptionne chaque nuit les cadavres à l'hôpital de Los Angeles ouest, puis s'empresse par réaction de se faire sauter par le premier venu ; Julie, 13 ans, championne de planche à roulettes qui se défonce tant que ça peut au hasch en séchant le lycée et cherche des parents de remplacement chez un couple de désaxés... J'en passe et de plus suaves. Il y a là, outre un défilé de paumés d'une vérité confondante, une vision glacée de la Californie : bagnoles, radios locales, pollution, stands de bouffe-express, télés hurlant du matin au soir, femmes souhaitant le divorce, filles rêvant mariage, enfants délaissés, le tout tournant à l'infini sur les autoroutes urbaines, comme des damnés, sans savoir ni d'où ils viennent ni où ils vont, sinon à la catastrophe.

Le livre est profondément désespéré, à l'image du criminel fou qui tue dans l'espoir d'être abattu, débarrassé enfin d'une existence absurde et sans joie. Une phrase, une terrible petite phrase donne le ton de ce bouquin sur la condition citadine : «Je ne parle jamais aux inconnus, dit l'élève infirmière. Je ne parle qu'à mon chien. Il n'y a que lui qui ne soit pas dingue, à Los Angeles.»

Et ailleurs ?

(Une parenthèse en passant pour signaler que la tant vilipendée Série noire, dans sa livraison de novembre, sort quatre bons bouquins en même temps. **Keep up the good job, folks !***)*

Plus détendu, Jean-Gérard Imbar - transfuge de la SN - nous raconte dans **Cocu and Co** *(Engrenage No 11) la lutte sans merci opposant deux agences de détectives pour le monopole du marché, mais quel marché au juste ? De minables affaires d'adultères, de convoyage de fonds, de milices patronales, bref la merde, mais une merde qui sent bon puisqu'elle vaut de l'argent et que l'argent n'a pas d'odeur ; vous me suivez ? Donc, le jeune Freddy, qui travaille à l'américaine avec son équipe, motos et talkie-walkies, décide, pour en croquer davantage, de jouer le double jeu, faire monter ses prix, bref de doubler le patronat. Mais peut-on truander le patron, quand le patron est plus truand que n'importe quel truand ?*

Le premier chapitre constitue un véritable Mack Sennett : un petit bois grouillant d'observateurs planqués pour photographier un pédégé en train de folâtrer dans les orties avec sa secrétaire, et un huissier émoustillé qui dresse un constat du genre : «A la requête de... ils sont l'un et l'autre pratiquement dévêtus. Ils s'adonnent à des attouchements sur les parties intimes...» Amusant au possible. Puis, soudainement, dans les derniers chapitres, le ton change, la comédie tourne au drame sans que ce soit le moins du monde justifié, mais quoi qu'il en soit, l'on passe un très bon moment avec les privés de l'agence Rapidus. Parmi les phrases qui m'amusent : «Le Musulman se prosterna vers le mec.»

Au moment où je boucle cette chronique me parvient le tout dernier Engrenage : **Le désosseur**, *de Caroline Camara. J'avais eu l'occasion de le lire sur manuscrit voici quelque temps : il s'agit là d'un cas unique à ma connaissance, ce roman ayant été accepté par de nombreux éditeurs, mais jamais publié jusqu'ici à la suite de circonstances si étonnantes que j'ai consacré aux pérégrinations du* **Désosseur** *un article dans* **L'Almanach**. *Je vous parlerai peut-être du livre le mois prochain quand je l'aurai relu, mais à l'époque il m'avait fait une excellente impression. Et la première impression est souvent la bonne. Comme l'année que je vous souhaite, d'ailleurs.*

Michel Lebrun



Dans le cadre d'un livre sur le cinéma policier français (dont des extraits ont été publiés dans **Les cahiers de la Cinémathèque** *no 25) François Guérif et Stéphane Lévy-Klein avaient demandé à rencontrer Marcel Lherbier. L'état de santé du réalisateur ne lui permit pas d'accorder cette entrevue. Mais il accepta d'envoyer quelques commentaires sur ses deux films policiers. La disparition de ce pionnier du cinéma Français nous donne l'occasion de lui rendre hommage en publiant ces propos restés inédits jusqu'à ce jour.*





SUR LE FILM POLICIER

J'ai beau me creuser la tête, je n'y trouve pas le fin mot, l'arcane suprême du film policier.

Certains cinéastes proclament à tue tête que le film de truands qu'ils font est la pure transposition de la tragédie grecque. O sainte modestie !...

Je n'ai pas, hélas, le génie de ces correspondances homériques chères aux Euripide du grisbi. Je déclare donc seulement que mon premier film policier, commis par la disgrâce des dieux en 1930 («Le Mystère de la Chambre Jaune»), me fit continuellement l'effet d'une partie d'échecs, - passionnante pour moi, - et qui finalement, à en croire le Jean Cau de 1971, n'aurait pas été tout à fait perdue ; sans aller jusqu'à croire qu'échec en la circonstance se traduise par «victoire», ni que la formule finale «échec et mat» qui veut dire en persan «le roi est mort», puisse signifier, en mon honneur, «vive le roi» !





Quant à mon second (et dernier) «policier» d'il y a juste 41 ans («Le Parfum de la Dame en Noir»), je crois y avoir poussé l'ambiguité de l'intrigue policière jusqu'à l'extrême, en la «visualisant» (mot que j'ai adapté et adopté dès 1918) en direct, et indirectement par l'image inversée d'un miroir.

Mon film se voit ainsi à la fois à l'endroit et à l'envers... Technique qu'il serait plaisant d'étendre à la politique où chaque élu de gauche serait aussi un élu de droite.

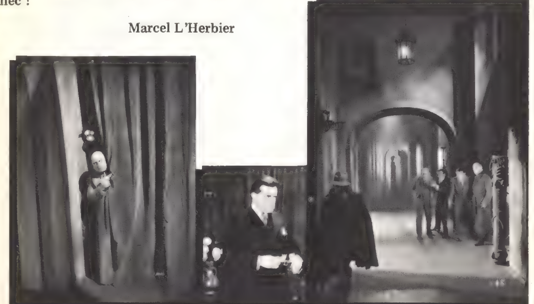
Mais dans ces deux films, c'est la drôlerie débutante d'un Roland Toutain, pas du tout malagauche mais drôlement adroite qui a, je le reconnais, préservé cette partie d'échecs de l'échec !

Marcel L'Herbier



1930. LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE. D'après Gaston Leroux.. Scén. et Réal. : Marcel L'Herbier. Assist. : Jacques Manuel. Prod. : Film Osso. Distrib. : Paramount. Images : L.H. Burel. Int. : Huguette Duflos, Kissa Kouprine, Roland Toutain, (débuts), Bélières, Van Daële, Marcel Vibert, Tréville, Kerny. Tourn. : Studios Eclair-Pathé.

1931. LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR. D'après Gaston Leroux. Scén. et réal. : Marcel L'Herbier. Prod. : Film Osso. Dist. : Paramount. Images : Georges Périnal. Décors et robes : Jacques Manuel. Int. : Huguette Duflos, Kissa Kouprine, Roland Toutain, Bélières, Van Daële, Marcel Vibert. Tourn. : Studios Pathé.



La nouvelle année se présente bien à la télévision. Du moins au niveau des films prévus. En particulier : un hommage à Kazan, une rétrospective des «Tarzan» avec Weissmuller et un cycle «Mabuse» retiendront notre attention.

L'hommage à Kazan comportera quatre films (Ciné-Club A. 2) : «A l'Est d'Eden» (25 Janvier) ; «Le fleuve sauvage» (1 Février) ; «La fièvre dans le sang» (8 Février) et «L'arrangement» (15 Février). Une louable entreprise de la part de Claude-Jean Philippe.

Patrick Brion, sur F.R.3, nous propose plusieurs «Tarzan» des années 30, ceux où s'illustrèrent Johnny Weissmuller et Maureen O'Sullivan. Une occasion de revoir en particulier ce pur chef-d'œuvre qui a nom :«Tarzan l'homme singe» du génial et encore méconnu W.S. Van Dyke (1 Janvier). Suivront : «Tarzan et sa compagne» de Cedric Gibbons et Jack Conway (15 Janvier) et «Tarzan s'évade» de Richard Thorpe (29 Janvier).

Toujours sur F.R.3., la diffusion de la série des «Mabuse» du grand Fritz Lang : «Docteur Mabuse : le joueur» (20 Janvier) et «Docteur Mabuse : le démon du crime» (27 Janvier). Le cycle se poursuivra en Février.

T.F.1. présentera son lot habituel de films - souvent inégaux. Pourtant ce mois-ci un effort semble être fait. «La panthère rose» «La cuisine des anges», «L'esclave libre» et, en principe un jeudi soir vers 22 heures : «Belle de jour» de Bunuel.

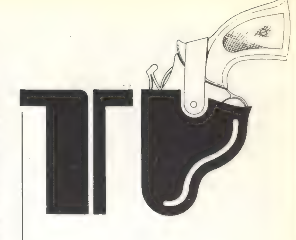
Côté feuilleton, le retour de «Wonder woman» dans une série produite par Warner Bros. Nous avions vu le 9 Janvier 1977, le «pilote» de cette série et découvert Diana Prince, héroïne en short «étoilé», dotée de pouvoirs extraordinaires et utilisant des gadgets à faire pâlir James Bond. La belle Lynda Carter prête ses traits (et ses formes) à cette séduisante «Wonder Woman», fille de la Reine des Amazones !

Le 5 décembre, sur T.F.1. était diffusé «Euphorie II», réalisé par Philippe Ducrest, d'après le roman de G.J. Arnaud («Profil dé mort». Une fois de plus avec une dramatique t.v. policière : déception. Ce n'était pas l'«Euphorie» mais la tristesse devant un travail aussi médiocre. Heureusement il y avait Nathalie Delon et Muriel Catala, ce qui m'a évité de changer de chaîne.

Je voudrais, en marge de cette rubrique saluer mon ami Jean-Claude Romer (l'homme de «Monsieur Cinéma»). C'est à lui qu'incombe le choix des séquences diffusées au cours de l'émission et la rédaction des questions. Il vient de dépasser le cap de la 20000è. Un chouette record. Bravo Jean-Claude et bonne continuation.

Et maintenant suivant la tradition, Gérard Le Chat et votre serviteur vous présentent leurs vœux et vous souhaitent de nombreuses soirées t.v. palpitantes avec de nombreux crimes à la clé. Bon «sang» à tous.

Guy Botal





PROGRAMMES SOUS RESERVES

Impossible, au moment où nous mettons sous presse, de communiquer les dates exactes de diffusions. Sont prévus pour les dimanches et les lundis, en Janvier, les films suivants :

«LA PANTHERE ROSE» (Américain, de Blake Edwards - 1963) Avec : Claudia Cardinale, Peter Sellers et David Niven.
Notes : Un régal pour l'amateur d'humour noir. La première enquête de l'inspecteur Clouzeau - et de loin la meilleure.

«LE CHAT ET LA SOURIS» (Français, de Claude Lelouch) Avec : Michèle Morgan et Serge Reggiani.
Notes : Un «polar» signé Lelouch. On aime ou on déteste. Je déteste personnellement. C'est tellement surfait !...

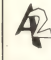
«L'ETRANGER» (Italo-Français, de Visconti, 1966) Avec : Marcello Mastroianni et Anna Karina.
Notes : Le roman de Camus adapté par Visconti : discutable.

«LA CUISINE DES ANGES» (Américain, de Michaël Curtiz - 1955) d'après la pièce d'Albert Husson. Avec : Humphrey Bogart, Aldo Ray et Peter Ustinov.
Notes : «Les Charlots» jouent à Paris l'une des nombreuses reprises de cette pièce. Le cinéma avec le trio Bogart - Ray - Ustinov vous permet de comparer. Mais est-ce comparable ? Peu connu, le film de Curtiz est remarquable.

«LA GUERRE DE MURPHY» (Américain, de Peter Yates - 1969). Avec : Peter O'Toole et Philippe Noiret.
Notes : Ne refait pas «African Queen» qui veut !...

«L'ESCLAVE LIBRE» (Americain, de Raoul Walch - 1957). Avec : Clark Gable, Yvonne de Carlo et Sidney Poitier.
Notes : L'un des meilleurs films contre le racisme.

«LES SEINS DE GLACE» (Français, de Georges Lautner - 1974). Avec : Alain Delon, Mireille Darc et Claude Brasseur.
Notes : Lamentable adaptation du roman de Richard Matheson. L'un des rares échecs de Lautner.



PROGRAMMES SOUS RESERVES

11 JAN. 22 H 30 **LA CHEVAUCHEE FANTASTIQUE** (Américain) de John Ford (1939). Avec : John Wayne, Claire Trevor, Thomas Mitchell, Andy Devine, John Carradine, George Bancroft, Donald Meek, Tim Holt, Louise Platt, Berton Churchill.
Notes : Diffusé en version originale sous-titrée, ce western devrait retenir votre fin de soirée. C'est un chef d'œuvre absolu. Le scénariste Dudley Nichols adapte ici un récit de Ernest Haycox qui s'inspire beaucoup du célèbre «Boule de suif» de Guy de Maupassant. La mise en scène de John Ford est un modèle du genre.

25 JAN. 22 H 30 **A L'EST D'EDEN** (Américain d'Elia Kazan (1954) d'après le roman de John Steinbeck. Avec : James Dean, Julie Harris, Raymond Massey et Jo Van Fleet.
Notes : Le film qui imposa James Dean. Kazan a déclaré : «Dean était tellement bon qu'à la fin on a tous senti qu'on assistait à la naissance d'une star.



F.R.3

PROGRAMMES SOUS RESERVES

9 JAN. 20 H 30 **ENQUETE SUR UN CITOYEN AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON** (Film italien d'Elio Pétri - 1970). Avec : Gian Maria Volonte, Florinda Bolkan, Gianni Santuccio.
Notes : Ce très bon «polar» social se déroule dans le cadre de l'Italie contemporaine. Presque un classique. L'histoire d'un commissaire qui trucide sa maîtresse et mène l'enquête. Proche par son esprit de «Police Python 357».

17 JAN. 20 H 30 **LA PISCINE**. Film Français de Jacques Deray (1969). Avec : Alain Delon, Romy Schneider, Maurice Ronet, Jane Birkin.
Notes : Peut-être à ce jour le meilleur Deray, après «Symphonie pour un massacre». Un récit du suspense constant. Dans la lignée du célèbre «Plein soleil» de Clément avec les mêmes Delon et Ronet.

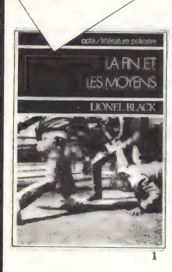
22 JAN. 20 H 30. **BANCO A BANGKOK POUR O.S.S. 117.** (Film Franco-italien d'André Hunebelle (1964) d'après le roman de Jean Bruce : «Lila de Calcutta». Avec : Kerwin Mathews, Anne-Maria Pierangeli, Robert Hossein et Dominique Wilms (ex «Môme vert-de-gris»»).
Notes : Hubert Bonisseur de la Bath en Thaïlande. Tournage sur place à Bangkok. Pour le reste !... Hunebelle n'est pas Young. In memoriam : Pierangeli et Mathews.

23 JAN. 20 H 30. **LA GRANDE SAUTERELLE.** (Film Français de Georges Lautner, 1966). Scénario : Vahé Katcha. Dialogue : Michel Audiard. Avec : Mireille Darc, Hardy Kruger, Maurice Biraud, Francis Blanche.
Notes : L'histoire d'un ravissant «parasite» (Mireille Darc) qui, entre Beyrouth et la Grèce intrigue à la suite d'une chasse au trésor. Du Lautner habituel. (Vahé Katcha est l'auteur de «Gallia»).

Autres films prévus :
COMME UN TORRENT (Minelli - le 2 Janvier)
LES VIEUX DE LA VIEILLE (Grangier - le 3)
L'APPEL DE LA FORET (Annakim - le 8)
COURS APRES MOI QUE JE T'ATTRAPE (le 24)
LE FRANCISCAIN DE BOURGES (Autant-Lara, le 28)
LE TRESOR DU PENDU (Sturges - le 30)
et enfin BOCCACE 70 (Visconti - le 31).
ET BIEN SUR LES CYCLES TARZAN ET MABUSE.

en cadeau

Pour tout abonnement d'un an, nous vous offrons, en cadeau, un de ces ouvrages au choix :



1



2



3

A découper ou à recopier (ou à photocopier)

POLAR

BULLETIN D'ABONNEMENT

à partir du No : . . . .

Nom : . . . .

Prénom : . . . .

adresse : . . . .

. . . .

code postal : . . . . Ville : . . . .

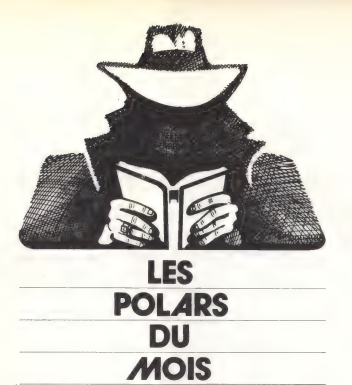
Je désire recevoir en cadeau d'abonnement, le titre suivant :

. . . .

FRANCE
Abonnement annuel :
12 Nos+Cadeau gratuit : 100 F

ETRANGER
Abonnement annuel :
12 Nos+Cadeau gratuit : 150 F

Les réglements sont à adresser à "POLAR", 33 passage Jouffroy - 75009 Paris - Réglement par chèque bancaire ou postal exclusivement -



LES POLARS DU MOIS

«LA FILLE A PERSONNE»
d'Andrew Coburn

Une nuit, en revenant du cinéma, un couple d'universitaires, les Wright, qui habitent une toute petite ville des environs de Boston, constate que leur bébé, âgé de quatorze mois, a disparu, et que la jeune fille qui le gardait a été assassinée. Tel est le point de départ du roman d'Andrew Coburn, La fille à personne. En soi, il n'est pas très neuf. Pourtant, il en découle une histoire passionnante, une récit original, qui ne se plie guère aux lois du genre. En effet, il ne s'agit pas ici d'un kidnapping, avec demande de rançon, ni du crime d'un rôdeur, qui se serait ensuite débarrassé du bébé, ni d'une forme particulièrement perverse d'attentat sexuel, mais de quelque chose d'inattendu, de délirant, qui trouve son explication dans le passé (secret) de la morte.

De façon très délibérée, l'auteur refuse d'utiliser le suspense (au long du livre, aucun danger réel ne pèse sur le couple) et le pathos (le lecteur pressentant, comme les parents, que le bébé est quelque part, sain et sauf, ne s'apitoye pas sur son sort) pour nous tenir en haleine. Il a choisi, au contraire, d'analyser avec subtilité l'évolution du comportement des parents (qui passent de la prostration à l'action), de décrire le cheminement de leur enquête personnelle (ils retrouvent la trace des deux «pères adoptifs» de la babysitter), de montrer comment elle devient concurrente des deux autres enquêtes, menées respectivement par le F.B.I. (qui veut à tout prix un coupable) et la police de l'état (qui cherche obstinément le cadavre du bébé).

Sans en avoir l'air, Andrew Coburn se livre à une satire très féroce du F.B.I. Les deux agents chargés de l'affaire ne sont pas des brutes. Ce sont même des personnes relativement bien élevées, qui préfèrent employer les méthodes modernes (le polydétecteur mis au point par les chercheurs du M.I.T.) que le «passage à tabac». Mais ils se révèlent arrogants, prétentieux, incompétents et inhumains, poussant même au suicide un innocent dont ils avaient fait le principal suspect. De ce point de vue la chute par laquelle se clôt le récit est d'une irrésistible drôlerie et d'une ironie mordante et définitive.

Bref, on n'a compris, **La fille à personne** est une réussite totale, qui honore la collection qui l'a publiée. On n'attend pas de la «Série Noire» qu'elle nous donne, à chaque fois, des romans exceptionnels, transcendants ; de bons romans, passionnants, intelligemment construits, nous suffisent. Et sur ce plan, à mon avis, elle n'en est pas avare.

C.B.

«La fille à personne»
«The babysitter»
d'Andrew Coburn
Série Noire No 1750
Gallimard.

«ANNE QUI NE VOYAIT RIEN VENIR»
de Gilbert Tanugi.

Anne est vendeuse dans un grand magasin de Nice. Elle vit seule, a une vie terne. Arrive alors le prince charmant : un jeune anglais, séduisant, qui après une cour assidue mais rapide, l'épouse et l'emmène dans son pays.

Sous ces allures de conte de fée, le roman débute allègrement. L'atmosphère est créée, et on comprend vite que la jeune femme naïve va être utilisée par son séducteur de mari dans une affaire peu orthodoxe.

On pense à la Sirène du Missisipi de Irish, à la Femme de paille de C. Arley, en mineur certes, mais le personnage est émouvant, a une certaine vérité et une soif de tendresse qui rendent la situation crédible.

Nous avons donc les éléments d'une histoire inquiétante, où un individu, qui ne fait pas le poids, se trouve pris au piège et se débat dans une situation qu'il ne comprend pas et qui provoque l'angoisse. En effet, Anne commence à être sujette à des hallucinations : elle rêve toutes les nuits d'une femme, Liza, qui lui ressemble étrangement, et dont elle découvre peu à peu la vie. Sa raison semble vaciller, et devant la fausse sollicitude de son mari, on pense à Hantise, le film de Cukor. Parallèlement, la malheureuse est soumise à un gavage cinématographique qui doit faire d'elle, en un mois, une cinéphile distinguée.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle a un accident de voiture. Quand elle se réveille, on lui dit qu'elle est Liza, la femme qui a envahi ses rêves. Elle s'en défend bien un peu, mais accepte relativement facilement ce changement d'identité. Et la voilà à La Haye, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, devenue une Lady, papotant en prenant le thé avec ses riches amies, entraînée dans une suite d'aventures aussi compliquées qu'invraisemblables.

Et c'est là que le lecteur n'adhère plus ni à l'intrigue, ni au personnage. Tanugi a déjà donné à des femmes les premiers rôles de ses romans : Katryn, l'inspecteur de La Mariée Fantastique, en particulier. Ce sont les héroïnes positives et c'est bien sympathique. Mais il faut garder la mesure : après les super-mâles, pas de super-femmes, s'il vous plait !!!

En effet, Anne est vraiment surprenante : la petite vendeuse de Nice tient avec une grande aisance le rôle d'une ambassadrice, elle est devenue (avec quelques retouches au moment de son accident) une femme splendide qui provoque l'admiration autour d'elle. Bref, le personnage vivant du début n'est plus qu'une marionnette, le stéréotype de LA FEMME.

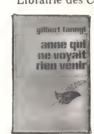
Ensuite ? eh bien, nous assistons à une banale histoire de documents volés dans une ambassade, avec maître chanteur et photos compromettantes en prime.

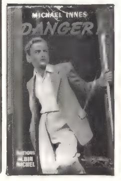
Rien de bien neuf ! Le style, généralement fluide et alerte, est malheureusement trop souvent alourdi par les mises au point et les interrogations angoissées de l'auteur. Les personnages secondaires sont ceux qui se promènent généralement dans ce genre d'intrigues : l'amie, engouée, toujours là dans les moments difficiles, le couturier homosexuel, qui sert d'intermédiaire dans les affaires de cœur de la grande dame, les serviteurs stylés, le chauffeur bien séduisant.

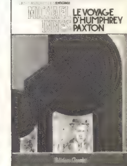
En lisant ce roman, on se demande avec un peu d'amusement, comment l'auteur va s'y prendre pour expliquer toutes les bizarreries de son personnage. C'est très simple : les techniques subliminales !!! Vous n'y aviez pas pensé ? Elémentaire, mon cher Watson...

M.T.N.

«Anne qui ne voyait rien venir»
de Gilbert Tanugi
Coll. Le Masque No 1578
Librairie des Champs-Elysées







«LE VOYAGE D'HUMPHREY PAXTON»
de Michael Innes.

Michael Innes est régulièrement ignoré dans les histoires du roman policier publiées en France. Il est habituellement cité dans celles publiées en Angleterre et en Amérique pour Hamlet, Revengé (1938) et Lament for a maker (1938). L'opinion généralement donnée sur Innes est qu'il a commencé avec de tels tours de force qu'il n'a pu que décevoir par la suite.

The journeying boy, republié aujourd'hui par les éditions Garnier, date de 1949, et tient plus du roman d'espionnage ou d'aventures que du «classique de l'énigme» annoncé par la collection. C'est d'ailleurs dans cette catégorie que le range Julian Symons, ardent défenseur de Michael Innes. Le livre raconte en effet le voyage d'un collégien «très doué» surveillé par son précepteur, protégé par une mystérieuse lady férue de romans d'espionnage et menacé par un barbu à grosses lunettes. L'énigme n'est pas très fournie, et seules comptent les péripéties vécues par les personnages.

Mais plus qu'au Hitchcock des 39 marches annoncé dans la préface, c'est à la tradition du roman d'aventures anglais pour adolescents (dont la plus belle illustration reste Les aventures de David Balfour de Stevenson) que se réfère constamment Michael Innes. Et là, il faut bien avouer que l'œuvre paraît bien son âge. Les personnages excentriques et originaux ne le sont plus guère parce qu'on a le sentiment de les avoir rencontrés dans plusieurs livres et films. D'autre part, l'aventure est freinée par les constants retours à Londres et l'enquête menée pas à pas par l'inspecteur Ladover. Ceci dit, la traduction est peut-être en cause, et l'humour sauve la mise à de nombreux passage.

P.S. — Le voyage d'Humphrey Paxton est la réédition de Danger ! publié en 1952 par les éditions Albin Michel dans la collection Le Limier. Cela n'est pas mentionné et c'est dommage.

F.G.

«Le voyage d'Humphrey Paxton»
de Michael Innes
Coll. «Les classiques de l'énigme»
Editions Garnier

«LA NUIT DES CHAT BOTTES»
de Frédéric H. Fajardie.

Fajardie, c'est une des découvertes de l'année «polar» 79. Publié dans la collection «Sanguine» (qu'il dirige), Fajardie vient donc de sortir cette «**Nuit des chats bottés**» quelque trois mois après son «**Tueurs de flics**» qui avait tant séduit Richard Bocci ici-même. Moi aussi, j'avait été fasciné par cette écriture sèche, décapante et précise qui faisait la force de «**Tueurs de flics**». J'avoue être beaucoup moins emballé par le deuxième livre de Fajardie qui décrit l'épopée sanglante et tonitruante de deux spécialistes des explosifs qui mettent à feu et à sang Paris pour venger un anonyme, victime, comme tant d'autres, d'un accident de travail.

Le principal défaut du bouquin, c'est de croire que l'intérêt du lecteur est directement proportionnel à l'abondance et l'énormité des attentats de ses «dynamitéros» qui vont faire sauter, l'un après l'autre, tous les symboles de notre société de fric. A vouloir trop prouver... on tombe dans un manichéisme que Fajardie avait soigneusement évité dans son premier livre.

C'est peut-être faux mais ce livre donne l'impression d'être un bouquin vite écrit, un peu bâclé, dans la lancée du succès du premier et, de ce fait, assez décevant.

Du calme, Fajardie, prends ton temps ! T'es bien capable de nous offrir les meilleurs romans noirs français des années 80.

S:C

«La nuit des chats bottés»
de F. H. Fajardie
Coll. Sanguine No 4
Ed. Phot'œil.



«LE CANARD LAQUE»
de Roger L. Simon.

Autre déception que ce «**Canard laqué**», deuxième livre publié en France de Simon. Comme nous le signalions dans notre No 4, ce roman est passé en feuilleton, tout l'été, dans le «Matin». Nous l'avions lu sous cette forme. Si Moses Wine, cet ancien militant de la nouvelle gauche américaine, reste égal à lui-même et trimballe, comme dans «**The big fix**» son humour désabusé, je dois bien reconnaître que je n'y voie pas, contrairement à nombre de confrères, ce roman nous plaçant, de façon non conformiste, dans l'univers chinois que certains ont cru y voir.

Et d'une intrigue assez embrouillée et sinueuse se dégage vite un ennui que j'ai trouvé encore plus pesant en relisant le bouquin d'une traite, quand il est sorti chez Alta.

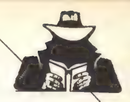
En plus, ce qui semblait des défaits mineurs dans «The big fix», ces notations qui lui donnaient un côté un peu mode («C'est moi que je suis «The new detective» avec mon joint et ma Coccinelle pourrie») deviennent ici franchement horripilantes et insupportables par leur côté systématique et fabriqué.

Bref, à éviter soigneusement malgré tout ce que vous en diront les ringards à la mode.

S.C.

«Le canard laqué»
de Roger L. Simon
Alta





bouquins ringards

En ce début d'année, j'ai résolu, moi, le pelé, le galeux, le mal-aimé, de me faire haïr encore davantage, comme Max, (Max et les faire-haïr, comprend qui peut) en décernant pour la première fois au monde et dans votre revue favorite, les Grands Prix de la Ringardise Bouquinesque. Voici céans mon premier palmarès :

Cocktail le plus ringard : celui du Prix du Quai des Orfèvres (c'est la première fois qu'un Prix reçoit un Prix, non ?), non pour l'organisation (parfaite) ou la buffet (somptueux) mais pour l'accueil. En effet, l'invitation étant **strictement personnelle**, *il vous est impossible d'y amener votre petite amie, qui était pourtant allée se faire afro-friser spécialement pour l'occase : d'où une assemblée tristos où il n'y a pas une jolie nana, quel ennui !*

Auteur le plus ringard : une dame. Eh oui, Patricia Wentworth, que les valeureuses éditions Seghers sont allé (ou allées, rayez la mention incorrecte) exhumer on ne sait d'où, comme un gros tas de vieilles dentelles moisies. Je vous jure qu'il y a de quoi flanquer des boutons à un régiment de fermetures-Eclair ! (Matez la majuscule, Eclair étant une marque déposée, et fort chatouilleuse quand à l'utilisation de son blase.) J'ai enfilé dans la foulée **Pleins feux, Miss Silver intervient** *et* **Miss Silver entre en scène**, *au total 810 pages de «paisibles villages anglais» bourrés comme il se doit d'assassins «machiavéliques», de «vastes demeures» ou se fomentent de «diaboliques machinations» et d'agréables «week-end campagnards» au cours desquels les invités tombent comme des mouches. Bof, ça ravira peut-être les abonnés chenus de la Revue des Deux-Mondes et la momie de Toutankhamon, mais moi, je n'aimerais pas que ça tombe dans ma soupe ! Et il paraît qu'il y en a 25 à suivre du même robinet... Je plains de tout mon tendre petit cœur (comme dit M.G. Braun quand il parle de ma chère Sally) l'infortuné traducteur, Patrick Berthon, obligé de se fader des épisodes aussi passionnants que : «C'est de la terre noire et molle mélangée avec des particules blanches. Je pense qu'il s'agit de chaux. Le jardinier qui vient chez Mrs Voycey a chaulé les racines de ses lilas cette semaine. Il semble que les lilas aient besoin d'énormément de chaux. Je ne m'y connais guère en jardinage, mais c'est ce que me dit Cecilia...» Moi, Wolfgang, si je rencontre cette Cecilia, elle a intérêt à changer de trottoir ! Je soupçonne quand même Patric Berthon d'une certaine malice quand il attribue à l'inspecteur Lamb la phrase : «Bon Dieu ! Mais c'est bien sûr !» On s'amuse comme on peut.*

Critique le plus ringard (on peut cogner, chef ?) : Michel Lebrun, qui a écrit sept fois de suite au Masque (coût : 7 timbre à 1 frs 30, soit neuf francs dix) pour demander le service de presse d'un bouquin valant moins de huit balles en librairie. Eh oui, il n'a pas le sens de l'argent, cet homme là.

Collection la plus ringarde : sans contredit : «Enquêtes» aux éditions de la Détente, avec ses jaquettes super-craignos et sa pub en fin de volume pour des recueils d'histoires drôles. Mais étrangement, la qualité des textes est inversement proportionnelle à celle de la couvrante. Je pense que cette collec reçoit les manuscrits refusés ailleurs, et parmi lesquels certains pas mal ficelés, tel **La mort à sens unique**, *de Bernard Fiarre.*

Il y est question d'une grande et forte femme aux cheveux noirs qui, sans avertissement préalable, assassine des gus en leur réduisant la tronche en hachis Parmentier à coups de canne, puis fourre les cadavres dans une malle d'osier et va les déposer à droite et à gauche, adroitement et sans gaucherie. It iz question aussi of une femme adultère qui s'envoie en l'air avec tout un chacun car son mari est amputé des deux jambes et peut-être bien d'autre chose aussi, que je n'ose point dire zizi, comme dans la chanson ; il la frustre donc, question de la chose du machin ce qui inspire à l'autre la réflexion suivante, frappée au coin du bons sens : «Sa femme le trompe afin de lui rester fidèle.»

La police cherchera la meurtrière, qui s'avèrera - comme chez Patricia Wentworth - la personne la moins soupçonnable de toutes (mais toi, habile lecteur, tu as déjà deviné, n'est-ce pas, je le lis dans ton œil sagace et fûté comme un rasoir). Quoi qu'il en soit, c'est vachement rigolo, très correctement écrit, et selon ma formule favorite, rondement mené. (Ça, c'est ce que dit le critique quand il ne sait pas quoi dire, vu que ça ne veut strictement rien dire. Jacques Chabannes, le pépé de tous les critiques ringards, employait l'expression «style cursif» qui n'est pas mal non plus, faudra que je la resserve.) Côté vraisemblance, il y a à redire, mais après du Wentworth, Bernard Fiarre, c'est Descartes !

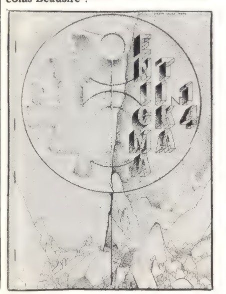
Enfin, pour terminer en beauté, service de presse le plus ringard : celui des éditions du Bébé Noir, qui me fait désirer depuis tantôt deux mois ses productions. Ou alors craint-il qu'elles ne soient trop ringardes pour moi ? Mais non, mon Bébé, rien n'est trop ringard pour Wolfgang, viens vite sur les genoux à tonton.

Votre avunculaire
Wolfgang-Amadeus Polar

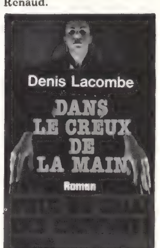
Louis Liberge qui s'occupait jusqu'à maintenant de la librairie «Scorpio» change de lieu. Désormais, vous pourrez acheter des polars d'occasion dans sa nouvelle librairie «L'introuvable», 2, rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes. Rassurez-vous, ce n'est pas la campagne, la preuve : le métro y va (Station «Château de Vincennes»).

Dans notre écho sur Jean-Patrick Manchette le mois dernier, nous avons écorché le titre de sa comédie musicale : il s'agissait de «Cache ta joie» plutôt que «ton jeu» ! Et reprenant le récit que nous faisions de son agression, Manchette nous précise : «que mes agresseurs m'ont piqué à peu près tout SAUF mes disques, et qu'ils étaient trois plutôt que deux, tandis que les étages étaient quatre au lieu de cinq, heureusement pour mon cul, qu'enfin parvenu dans ma cour avec mes liens et mon bâillon, j'ai vu se ruer sur moi, en proie à une émotion violente un homme couvert de sang et brandissant un couteau, c'était le charcutier voisin, interrompant la fabrication de son boudin pour trancher mes entraves, c'est le moment où j'ai eu peur.»

Le No 14 de «Enigmatika» est paru, avec un important dossier consacré à André Paul Duchateau dont la bibliographie, des romans aux scénarios de B.D., est vertigineuse. Dans les chroniques régulières, un listage des collections policières Gallimard, avec, bien sûr, la suite des «Série noire», une filmographie d'Edgar Wallace et l'incomparable «dictionnaire des auteurs» de Michel Lebrun, qui en est toujours à la lettre «B», puisque sa111èmenotule est consacrée à Nicolas Beausire !



Le Prix du Quai des Orfèvres 1980 a été décerné sur manuscrit au roman de Denis Lacombe «Dans le creux de la main». Pas de surprise, la cuvée 80 est à la hauteur des précédentes : médiocre. Quand au Grand Prix de Littérature Policière, comme nous vous l'annoncions le mois dernier, il est revenu à «Le Crime d'Antoine» de Dominique Roulet (Denoël) contre «Diva» de Delacorta (Seghers). «La petite fatique» de Yann Menez a obtenu une voix. A propos du jury du Grand Prix de Littérature Policière, notons l'entrée de deux nouveaux venus : l'écrivain Alain Demouzon et le critique «polar» du «Dauphiné Libéré» Michel Renaud.



Robert Enrico prépare un film dont le tournage commencera en Février 80 : «Pile ou face». Ce film, tiré du roman d'Alfred Harris «Suivez le veuf» (Série Noire), sera adapté par Marcel Jullian, Enrico et Michel Audiard. En tête d'affiche : Philippe Noiret et Michel Serrault.

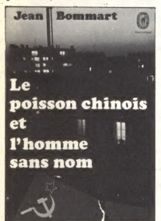
Puisque nous parlons de Michel Lebrun, signalons qu'il sera à la Rochelle le 16 Janvier, à l'occasion d'un stage organisé par la Maison de la Culture pour des bibliothécaires et consacré au Roman Policier. Ce stage de trois jours débutera le 15 par une présentation de l'histoire du roman policier par Hervé Prudon, le 16, donc, Lebrun abordera le point de vue de l'auteur de polars et enfin le 17, Jean Thibaudeau fera un parallèle entre Agatha Christie et SAS. Ça bouge dans les bibliothèques, notamment d'entreprise, puisque plusieurs d'entre elles organisent des débats sur le polar ces dernières semaines.

Initiative à la «Série Noire» : en dehors des rééditions en «Carré Noir», la collection rééditera désormais certains titres sous la jaquette d'origine. Ainsi, ce mois-ci la «Série Noire» nous propose «Vivement mes pantoufles» de Raoul Whitfield.

En ce mois de Décembre 79, plusieurs personnalités du monde du polar ont disparues. Tout d'abord Minnie Danzas dont le nom a figuré sur nombre de jaquettes de la série noire puisqu'elle a traduit d'innombrables romans américains dans cette collection. Rappellons nous que c'est elle qui signa la traduction de «Une femme à abattre» de James Eastwood et «La reine des pommes» de Chester Himes. Elle avait aussi traduit des auteurs comme Irish, Burnett, Latimer, etc... Signalons enfin qu'elle fut critique dans «France-Soir» sous le nom de Henri Collard.

Autre disparition, celle de Peter Randa, auteur prolofique du «Fleuve Noir». S'il n'a eu droit, de son vivant, qu'à la rubrique des bouquins ringards dans «Polar», rappelons tout de même que sous son pseudonyme de André Duquesne, il publia, dans les années 55, «Freudaines» et «Jusqu'au dernier» en Série Noire.

Enfin, après Noël, nous avons appris la mort de Jean Bommart. Cet ancien journaliste de «L'action française», s'était lancé dans le roman d'espionnage dans les années 30 et nous offrit de 1934 à 1974 une quarantaine de romans policiers ou d'espionnage. Il obtint le prix du roman d'aventures en 1934 pour le «Poisson chinois», où il créa le personnage du capitaine Sauvin qui reparut dans toute une série de volumes. Il fut régulièrement réédité en livre de poche et eut pour certains livres des tirages impressionnants («Le poisson rouge a tué Hitler» a atteint un tirage de 296000 exemplaires !).



La mode «polar» continue : de VSD aux «nouvelles littéraires», de nombreux dossiers consacrés au roman policier. On parle aussi dans le sérieux «Journal officiel» du polar, et c'est moins drôle. En effet, la censure, qui n'avait pas sévi depuis quelques lutres, vient d'inter
lustres, vient d'interdire aux moins de 18 ans et à l'affichage «L'horreur d'été» d'Humphrey Paucard (éd. de la détente) dont le cher Wolfgang vous avait entretenu dans notre No 6. Notons que cette double interdiction ne permet plus au livre en question d'être distribué.

Il y a de plus en plus de B.D. policières et nous allons être obligés d'ouvrir une nouvelle rubrique pour en rendre compte. En attendant, nous présentons la couverture du «Polar du Renard» (dessin de Jean-Louis Hubert sur un scénario de Jean Gérard Imbar) aux éditions du Square. Nous avions lu le début de cette bande dans le magazine «B.D.» (qui a disparu depuis) et sommes impatients de connaître la fin !



Il y en a qui perdent des occasions de se taire ! C'est le cas de George Rieben dans «Gang» No 2 qui croit nous épingler en affirmant que la nouvelle de Brittain publiée dans notre No 5 n'était pas inédite et avait parue dans «Hitchcock Magazine», dans une traduction de M.B. Endrèbe. Pan sur le bec ! Cette nouvelle était bien évidemment inédite et c'est en 1980 qu'elle sera reprise dans une anthologie «Hitchcock» sous le titre de «Morceaux choisis».

Notez enfin sur vos tablettes : Michel Lebrun dédicacera son «Almanach du Crime 1980» à la librairie «Le troisième Oeil» le 19 Janvier de 15 h à 18 h.

Le jury du Grand Prix du cinéma français, présidé par Marcel Jullian, a attribué le prix Louis-Lumière a «I... comme Icare», d'Henri Verneuil, au troisième tour de scrutin, par 6 voix contre 4 au «Pull-over rouge», de Michel Drach.



François Guérif
LE FILM NOIR



SORTIS EN NOVEMBRE

«La fille à personne» de Andrew Coburn (Coll. Série Noire no 1750) Gallimard. (Voir critique dans ce numéro).
«Libres sévices» de Deanne Barkley (Coll. Série Noire No 1751) Gallimard. (Voir critique dans ce numéro).
«Crépuscule de sang» de Shepard Rifkin(Coll. Série Noire No 1752). Gallimard.
«Les montagnards sont un peu là» de Aron Spilken et Ed O'Leary (Coll. Série Noire No 1753) Gallimard.
«Bastos à la volée» de Georges Pierquin(Coll. les anti-gangs No 12) Plon.
«Tchéquie» de Stan Olera (Coll. Socco No 3) Eurédif.
«Boxons» de Stan Olera (Coll. Socco No 4) Eurédif.
«Les demoiselles dorées» de Janine Le Fauconnier (Coll. Le Masque No 1583) Librairie des Champs-Elysées.
«La déchéance de Leemon Popple» de George Bellaire (Coll. Le Masque No 1584) Librairie des Champs-Elysées.
«L'enfer les attend» de Pierre Salva (Coll. Club des Masques No 388) Librairie des Champs-Elysées. (Rééd.)
«A tuer au plus vite» de Harry Carmichael (Coll. Club des Masques No 389) Librairie des Champs-Elysées. (Rééd.)
«Sachez vous défendre» de Ray Lasuye (Coll. Club des Masques No 390) Librairie des Champs-Elysées. (Rééd.)
«Un joli petit coin pour mourir» de Charles Exbrayat (Coll. Le Masque No 1020) Librairie des Champs-Elysées. (Rééd.)
«Dorothée, danseuse de corde» de Maurice Leblanc (Coll. Le Livre de Poche-Policier No 5298) Librairie générale française (Rééd.)
«Meurtre par ordinateur» de Gilbert Picard, Librairie des Champs-Elysées.
«Copie confuse» de Pierre Salva (Coll. Le Livre de Poche-Policier No 5312) Librairie générale française. (Rééd.)
«James Bond oo7 et le Moonraker» de Christopher Wood (Coll. James Bond No 1) Fleuve Noir. (Voir dossier «James Bond» in Polar No 6).
«Soumission à l'autorité» de Stanley Milgram, Calman-Lévy. (Rééd.) (c'est de ce livre que s'est inspiré Henri Verneuil pour son film «I... comme Icare».
«Charade pour écroulés» de Raymond Chandler (Coll. Carré Noir No 324) Gallimard (Rééd.)
«Ne nous énervons pas» de Chester Himes (Coll. Carré Noir No 325) Gallimard. (Rééd.)
«Dolly-Dollar» de Claude Klotz (Coll. Raner No 5) Fleuve Noir. (Rééd.)
«Bing-banque» de Claude Klotz (Coll. Raner No 6) Fleuve Noir. (Rééd.)
«Vendredi 13» de David Goodis (Coll. Carré Noir No 328) Gallimard. (Rééd.)
«En petites coupures» de Ed McBain (Coll. Carré Noir No 329) Gallimard (Rééd.)
«Y a-t-il un français dans la salle» de Frédéric Dard, Fleuve Noir.
«La vie extravagante de Balthazar» de Maurice Leblanc (Coll. Le livre de Poche-Policier, No 5319) Librairie générale française (Rééd.)
«L'épreuve du passé» de Pierre Courcel (Coll. Spécial-Police No 1529) Fleuve Noir.
«Un ciboulot qui déraille à cloche pied» de Peter Randa (Coll. Spécial-Police No 1530) Fleuve Noir.
«Le jeu des 7-z-erreurs» de Pierre-Martin Perreaut (Coll. Spécial-Police No 1531) Fleuve Noir.
«Qui t'a tué au feu rouge» de Serge Jacquemard (Coll. Spécial-Police No 1532) Fleuve Noir.
«Le désordre et la loi» de Adam Saint-Moore (Coll. Spécial-Police No 1533) Fleuve Noir.
«Massacre aux lampions» de Pierre Nemours (Coll. Spécial-Police No 1534) Fleuve Noir.
«On va tuer le président» de Paul Sala (Coll. Spécial-Police No 1535) Fleuve Noir.
«Noël Noir» de Viluber (Coll. Sanguine No 3) Phot'œil.
«La nuit des chats bottés» de Frédéric-H. Fajardie (Coll. Sanguine No 4) Phot'œil. (Voir critique dans ce numéro).
«Nestor Burma contre CQFD» de Léo Malet, La Butte aux cailles. (Rééd.) (Voir dossier dans ce numéro).
«Le rendez-vous de Delft» suivi de «Le crime d'Abel, David, Je» de Gilbert Tanugi. (Coll. Sueurs froides) Denoël.
«Le voyage d'Humphrey Paxton» de Michael Innes (Coll. Les Classiques de l'énigme) Garnier. (Rééd.) (Voir critique dans ce numéro).
«Dossiers excitants de la brigade des mœurs» de André Burnat (Coll. Presses-Pocket No 1850) Presses-Pocket. (Rééd.)
«Billets de faire-part» de Carter Brown (Coll. Carré Noir No 327) Gallimard. (Rééd.)
«Fu Manchu» tome VII : «Fu Manchu empereur» de Sax Rohmer, Alta.
«Cocu and Co» de Jean-Gérard Imbar (Coll. Engrenage No 11) Jean Goujon. (Voir critique dans ce numéro).
«Luj Inferman' dans la jungle des villes» de Pierre Siniac (Coll. Engrenage No 12) Jean Goujon.


offre spéciale aux lecteurs de «Polar»
Qui a écrit l'Almanach du crime ?
—Michel Lebrun, romancier, critique et historien, membre fondateur de l'Oulipopo (Ouvroir de littérature policière potentielle), pataphysicien, Grand Prix de littérature policière. Michel Lebrun possède environ 15000 romans policiers.
L'ALMANACH
du Crime
1980
l'année du Roman Policier
Michel LEBRUN
600 articles et rubriques, parmi lesquels :
Les chefs-d'œuvres du polar,
Les grands détectives,
Les grands criminels.
Plus de 400 romans policiers et criminels sont publiés en France chaque année...
Que lire dans cette accumulation fantastique de crimes ? Comment trier ? Comment choisir ?
L'Almanach du crime vous conseille. Ne lisez plus au hasard !
Ce livre contient :
un GUIDE analytique des collections policières,
un GUIDE commenté de TOUS LES POLARS parus dans l'année,
un INDEX alphabétique foisonnant : plus de 1600 auteurs et titres cités.
320 pages
A DECOUPER OU A RECOPIER
A renvoyer à POLAR, 33, Passage Jouffroy - 75009 PARIS
Je désire bénéficier de l'offre spéciale proposée aux lecteurs de Polar et recevoir «L'Almanach du Crime» de Michel Lebrun au prix de 42,00 Frs (+7,00 Frs de port : 49,00 Frs), et vous joins mon règlement de 49,00 Frs
☐ Par chèque bancaire.
☐ Par chèque postal.
NOM :
PRENOM :
No
RUE :
CODE POSTAL :
VILLE :